

585

# Vallespir



FONTAINE MONUMENTALE D'AMÉLIE-LES-BAINS  
(ŒUVRE DE M<sup>ME</sup> FANNY MARC)

AVRIL - JUIN 1952 - 3<sup>e</sup> année - N° 2 - PRIX : 3 Francs

# vallespir

revue trimestrielle de littérature, art et tourisme  
france - catalogne

céret (pyrénées-orientales)

DIRECTEURS : MICHEL ARIBAUD - JULES BADIN

COMITÉ DE RÉDACTION :

Jean AMADE, Edmond BRAZÈS, Pierre BRUNE, Pierre CAMO, Victor  
CRASTRE, Carlos de LAZERME, MANOLO, Henry MUCHART, Henry  
NOELL, Joseph-S. PONS, Frédéric SAISSET, François TRESSERRE.

## sommaire

VALLESPIR.....	Editorial
Ch. VASSAL-REIG.....	Le Siège de Collioure
Tomàs GARCÉS.....	Rondalla de la Ploma de Garsa
Joseph-S. PONS.....	Aquarelles de Camille Descossy
Paul BERGUE.....	Le Roussillon vu par ses poètes
E. BRAZÈS .....	{ Fa Sol i Plou
	{ " Aigues vives "
Paul BERGUE.....	Scènes de la vie rustique

Couverture de M<sup>me</sup> Fanny MARC

Illustrations de Pierre BRUNE et Ch. VASSAL-REIG

### ABONNEMENTS :

France et Colonies, un an.....	20 fr.
Etranger, - .....	25 fr.

Chèques Postaux 4541 Toulouse

Téléphone : 14

Le Gérant, F. CASTEL.

CÉRET, Imp. F. CASTEL

**EAU DU**  
**BOULOU**

**la grande alcaline  
des Pyrénées**

**pour le FOIE**

**L'ESTOMAC**

**L'INTESTIN**

**le DIABÈTE, l'ARTHRITISME  
les FIÈVRES PALUDÉENNES**

**Au**

**Café**

**buvez un QUART BOULOU**

DOUANES - TRANSPORTS - TRANSIT

# Transports CASADEMON

MAISON FONDÉE EN 1880

DÉLÉGUÉ

du Touring Club de France, du Réal Automovil Club de Cataluña, de l'Office Français du Tourisme de Barcelone

AGENCE EN DOUANES

MAISONS

LE PERTHUS (Pyrénées-Orientales) France

Téléphone N° 1

LA JUNQUERA

(LIMITES) Province de Gérone - ESPAGNE

Téléphone N° 4

PERPIGNAN

CASSU & CALAS : Quai Sadi Carnot

Téléphone N° 7.23

LE BOULOU (Pyr.-Or.)

Téléphone N° 9

Correspondants à PARIS - CETTE - CERBÈRE - PORT-BOU - HENDAYE  
IRUN - BÉHOBIÉ - MENTON - VINTIMILLE - GENÈVE - BOULOGNE-SUR-MER

▲  
Organisation

Tenne

Mise à jour

Vérifications de toutes

comptabilités

—  
INVENTAIRES

BILANS  
—

**Fiduciaire**  
— du —  
**Sud-Ouest**

Rue  
Camille  
St-Saëns

**PERPIGNAN**



**TISSUS-DRAPERIES-TOILES**  
**MEUBLES**

Maison *BATLLO*

**R. DELORT et A. VILACÈQUE, S<sup>rs</sup>**

29 et 32, Rue Saint-Ferréol

**CÉRET**

**Chaussures Trescazes**

Rue des Thermes

**AMÉLIE-LES-BAINS**

Les plus beaux modèles

Les meilleurs prix

Dépôt exclusif des Marques

**UNIC et AURORE**

Industriels !...

Commerçants !...

**SOYEZ  
DE VOTRE  
SIÈCLE !...**

Employez la

**"Standard"**

Breveté S. G. D. G.

La  
seule comptabilité  
vraiment sans  
reports

Demandez tous renseignements à

**F. CARPENTRAS**

Organisateur-comptable

Rue Camille St-Saëns

**PERPIGNAN**

Agent général

**Pharmacie F. BAILLIE**

Rue du Commerce

**CÉRET**

Pharmacie d'ordonnances

Laboratoire d'analyses

**Café de France**

—: CÉRET —

**JEAN DELSÉRIEYS**

Propriétaire

TÉL. : 31



**BILLARD**

Rendez-vous des

Touristes — Sportsmen — Voyageurs

**Bière de Champigneulles**

Consommations de Marque

**LOTION D'AMÉLIE**

Sulfureuse  Naturelle

Mise en flacon et traitée aux sources  
mêmes des Thermes Romains  
d'AMÉLIE-LES-BAINS

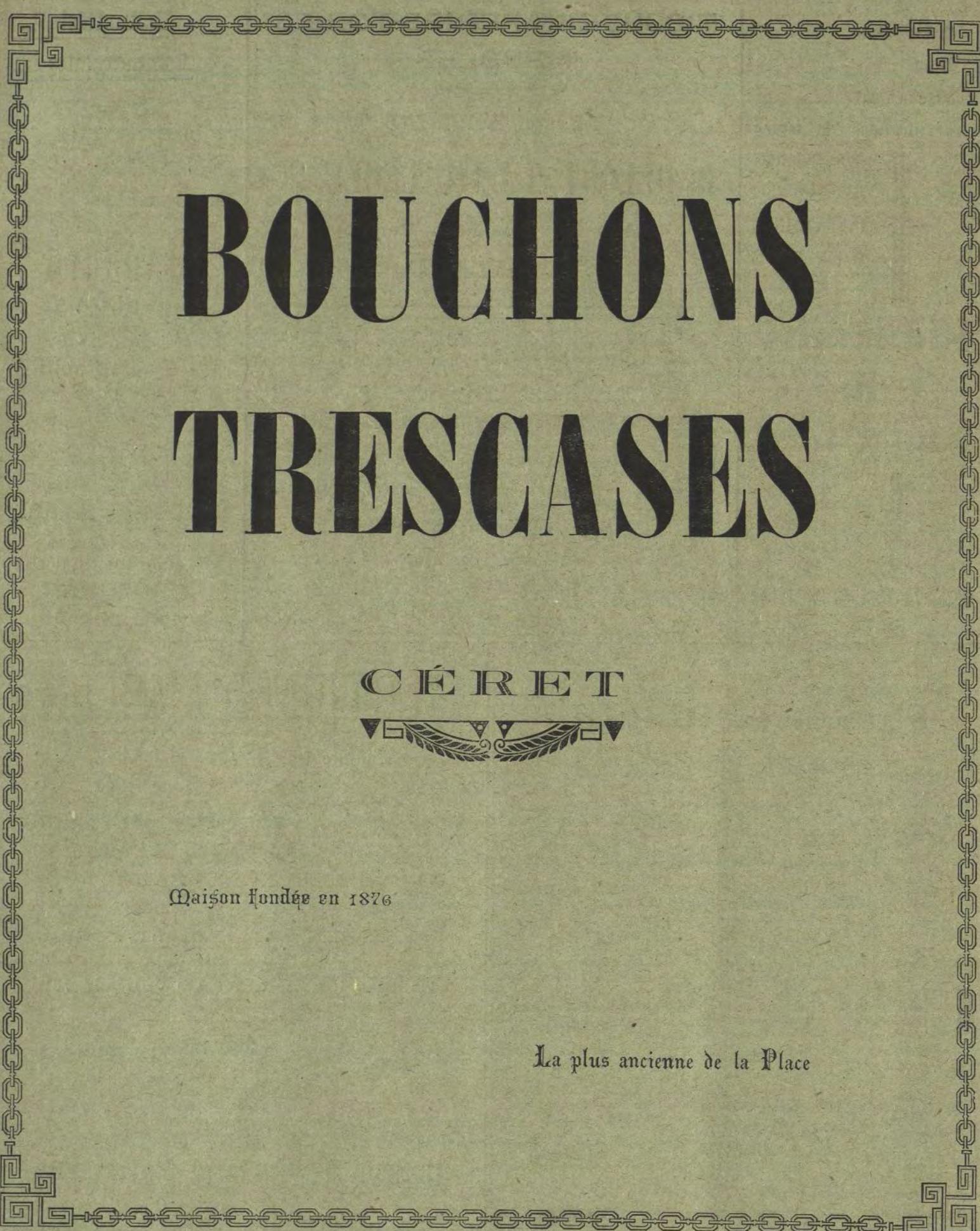
Contre les pellicules,  
la chute des cheveux  
et toutes les maladies du cuir chevelu

Aromatisée à la Lavande des Pyrénées

Pour tous renseignements, s'adresser à la

**Grande Parfumerie Parisienne**  
d'Amélie-les-Bains

55, Rue des Thermes, 55



# BOUCHONS TRESCASES

CÉRIET



Maison fondée en 1876

La plus ancienne de la Place

## EDITORIAL

### Lettre ouverte à MM. les Conseillers Généraux des Pyrénées-Orientales



Je ne sais si vous avez lu, Messieurs, l'admirable article de François Tresserre où l'éminent doyen de nos lettres roussillonnaises exposait le dénuement de la Bibliothèque Municipale de Perpignan. Peut-être l'avez-vous parcouru d'un regard distrait, assiégés par les soucis d'ordre divers qui sont l'apanage de vos honorables fonctions. Mais les périodes électorales se terminent, les querelles s'éteignent. Ne pourrait-on songer alors à la défense de l'esprit ?

Vous ne l'ignorez donc pas, Messieurs, la Bibliothèque municipale est pauvre, très pauvre en ouvrages régionaux. Vous y chercheriez vainement les œuvres de Jean Amade, d'Henry Muchart, de Sébastien Pons, de Doëtte Anglivièl. *Pastoure et son Maître* y est aussi bien inconnu que *Roses i Xiprers*. Et le nom de Pierre Camo n'a pas l'honneur de figurer sur le fichier du vieux palais de la rue de l'Université. Cela est à proprement parler lamentable.

Vous nous répondez que le site et le monument ont déjà eu la preuve de votre sollicitude, que les Syndicats d'initiative n'ont pas de plus ardents défenseurs que vous, que les crédits ne sont pas ménagés pour la mise en valeur de notre Roussillon.

Tout cela est fort bien et nous vous en félicitons. Mais pourquoi ignorer les écrivains et les poètes ? Ne sont-ils pas, par leurs œuvres, les

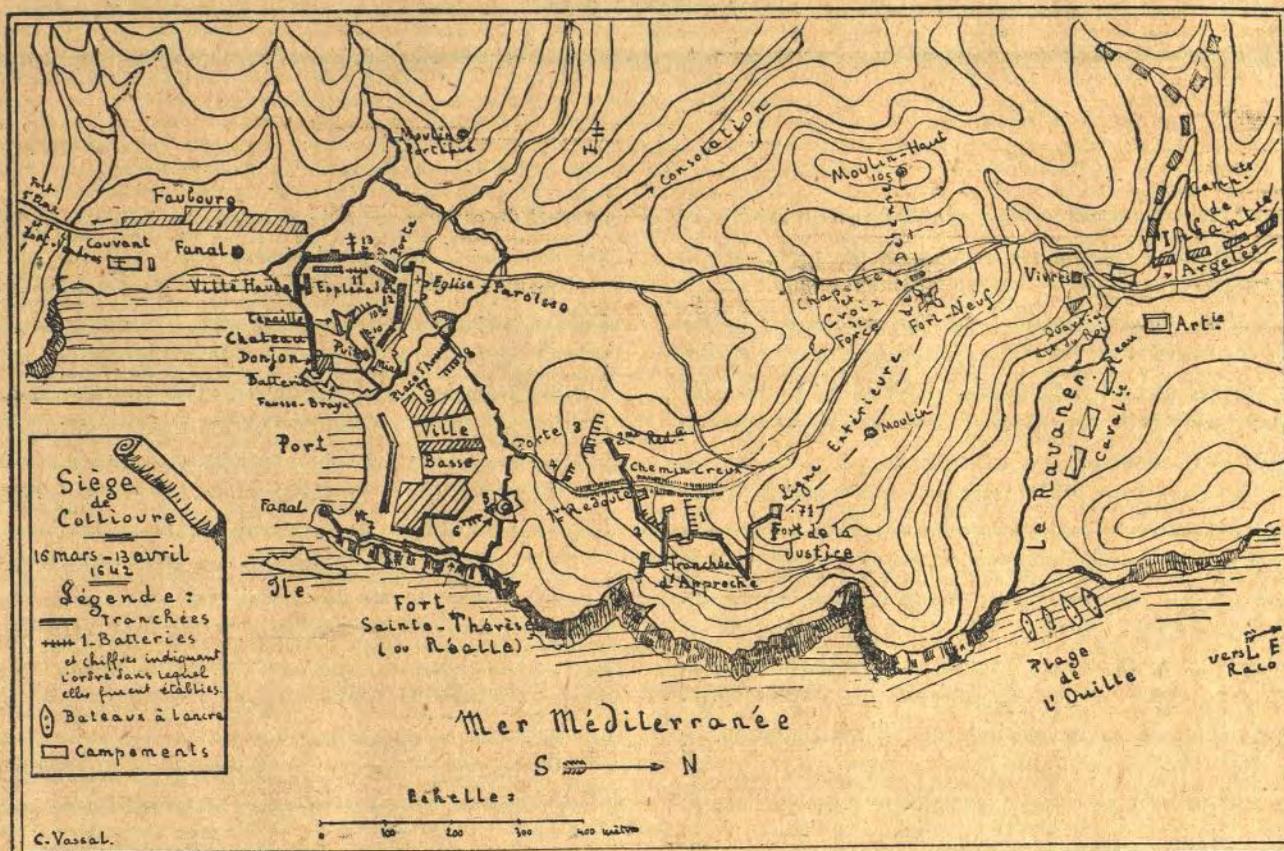
meilleurs agents de publicité touristique d'un pays ? Il n'y a qu'à se reporter au roman de Pierre Benoit intitulé le *Déjeuner de Sousceyrac* pour être convaincu de ce fait.

Car il faut bien l'avouer, c'est une besogne très longue, très ardue que de faire connaître le nom, les beautés d'une région. Le récent article de Vaudoyer dans *Figaro*, sur les cerises de Céret, confondant notre Vallespir avec la Cerdagne, en est la preuve. A ce propos, pourquoi n'institueriez-vous pas un prix annuel de 1000 ou 2000 francs, qui serait décerné par vous au meilleur ouvrage — roman, essai ou poèmes — glorifiant notre terroir ? Déjà divers conseils généraux d'Auvergne et de Provence ont eu cette heureuse idée. N'évoquez pas le manque de pécune. Ne dites pas que la littérature ne peut vous intéresser en ces sombres temps de crise. La littérature, a écrit fort justement Henri de Régnier, est la succursale du tourisme.

Nous voyons très bien quant à nous, un prix du Roussillon, décerné chaque année par un jury composé de membres de votre Conseil, et de délégués des organisations littéraires roussillonnaises. Ce prix annoncé dans les journaux littéraires et dans la presse bénéficierait d'une publicité certaine dont notre pays profiterait.

Ainsi chacun y trouverait son compte.

VALLESPIR.



# Le Siège de Collioure

## 1. Les approches.

**P**ARTI de Paris le 27 janvier 1642, Louis XIII passe en revue à Lyon les troupes chargées de s'emparer de Collioure, Perpignan et Salces. Forte de 15.000 hommes de pied et de 4.000 chevaux, cette « Armée du Roi en Roussillon, » est sous les ordres effectifs du Grand-Maitre de l'Artillerie, le Maréchal de la Meilleraye. Rien n'a été négligé pour lui assurer la victoire : chefs triés sur le volet, troupes d'élite, nombreuses et bien équipées, matériel, artillerie, approvisionnements fastueux et coopération de l'Armée Navale sous un jeune chef impétueux mais discipliné : le Marquis de Brézé, neveu du

Cardinal. A la tête de 20 vaisseaux ronds rassemblés à Brest, il doit rallier, vers les côtes de Catalogne, les deux escadres du Levant : vaisseaux et galères, et mouiller la flotte à Cadaquès « ou autres lieux à propos ».

Le Roi arrive le 10 mars à Narbonne où le Maréchal l'a précédé d'une semaine pour assurer les derniers préparatifs : transports des vivres, de l'artillerie et des munitions. Richélieu voyage seul, à petites journées aussi bien pour sa sécurité que pour sa santé. Il rejoindra la Cour le 15 mars dans le palais rajeuni des Comtes de Narbonne où

l'accueille Claude de Rebé, archevêque de la ville et le plus fidèle soutien en Languedoc de son inflexible politique.

Tout a été combiné pour permettre à l'Armée du roi un effet de surprise contre Collioure. Aussi, les vivres et l'artillerie étant au complet, Louis XIII commande-t-il l'entrée de l'Armée en Roussillon pour le 12 mars.

Deux raisons majeures militent en faveur d'une action rapide : la désaffection des Catalans à qui Philippe IV promet concessions sur privilèges, et le manque, momentané, des fonds nécessaires aux « montres » de l'armée. Celle-ci, sur le point de se débander, ne peut être retenue que par des acomptes importants faits grâce aux avances de M. de Narbonne et de quelques membres des Etats du Languedoc.

De la Milleraie cherche à faire partager sa confiance à la Cour. Il n'a pas quitté Narbonne, qu'il demande la destination à donner, après leur capitulation, aux cinq régiments de Collioure dont il donne les noms. Il charge d'Espanan, à la tête d'un fort parti de cavalerie, de se couler par Sorède, l'Albère moyenne et le col de Mollo, pour gagner le col de las Portas au sud de Port-Vendres. Sa mission est de couper le chemin de Rosas à la cavalerie castillane, refoulée de la plaine vers Collioure.

Le temps est très fâcheux. La neige tombe à gros flocons, poussée par une tramontane glacée. De la Meilleraye supporte ces intempéries à cheval, afin « par son exemple, de faire trouver la fatigue plus douce aux gens de guerre ».

La dureté du Maréchal pour lui-même ne compense pas toujours sa rudesse excessive pour ses hommes et ses officiers, surtout de petite noblesse. Parmi ces derniers se trouve Abraham de Fabert. Protégé de Richelieu, après l'avoir été du Duc d'Épernon, il a servi en Lorraine et dans les Flandres avec le Cardinal de la Valette. Ses reconnaissances audacieuses — qui lui ont valu le surnom de « quêteur de coups de mousquets » — ont permis à son chef de prendre Landrecies en 12 jours. Peu après, sa franchise consciencieuse ayant opposé dans un

conseil de guerre ses avis à ceux de la Meilleraye, celui-ci ne lui a pas pardonné.

Avant le départ des troupes de Fontainebleau, Fabert qui a demandé à servir au Siège de Collioure pour y éprouver la valeur de sa Compagnie, va rendre visite au Maréchal. Tandis qu'il fait anti-chambre, il entend de la Meilleraye dire : « Nous avons le chanoine de Fabert » (1) ; boutade d'ancien huguenot, peut-être ; en tout cas plaisanterie risquée à l'égard d'un officier d'une telle valeur.

L'armée occupe Sigean et ses environs le 10. Elle y stationne les jours suivants par suite du mauvais temps sous les ordres de Turenne qui remplit les fonctions de Lieutenant-Général tandis que de la Meilleraye avance jusqu'à Leucate avec 3 compagnies.

Depuis que d'Espanan, maintenant Gouverneur de cette place, a dû rendre aux Espagnols le château de Salces en janvier 1640, la route principale de Narbonne à Perpignan passant par le Malpas est barrée par le canon de ce fort. Les Castillans s'y sont fortement retranchés et ne pourraient être délogés que par un véritable siège auquel il a été décidé de ne pas s'affarder. L'armée devra suivre depuis Leucate le lido assez large qui s'étend entre la mer et l'étang de Salces, traverser sur un pont de bateaux le Grau de cet étang, près de l'ancien château Saint-Ange, pour déboucher ensuite dans la Salanque.

Le 13, le Maréchal loge à Canet. Il repart le 14 au soir de Clairà, espérant surprendre une colonne signalée comme venant de Collioure à Perpignan mais qui s'est repliée à temps. S'agit-il d'une tentative désespérée pour ravitailler Perpignan, ou d'une opération combinée pour surprendre entre deux feux les colonnes françaises en marche ? En tous cas, par impuissance, indifférence ou jalousie, la garnison de Perpignan n'esquisse pas la moindre sortie. Le 15 toute l'armée arrive à Elne et « recogne » jusqu'à Argelès la cavalerie castillane surprise de n'avoir plus la liberté de la plaine. A son approche,

(1) Vie du Maréchal de Fabert.

Mortara qui occupait cette place avec 2.000 hommes s'est retiré vers Collioure dont il tient solidement les avenues. Le dimanche 16 mars, dès 3 heures du matin, commence l'investissement d'Argelès occupée par 300 Espagnols « naturels ». Le canon est mis en batterie devant la place. Détachant devant celle-ci le sieur de Troisville, maréchal de camp, secondé par de la Guette, avec les régiments d'Anguien, Conti et Roquelaure, la moitié des gendarmes, des chevaux légers et des mousquetaires du roi, le gros de l'armée se dirige vers Collioure.

L'ennemi fort de 2000 hommes occupe les hauteurs au nord de la place. Sa droite à la mer, vers le Raco et la Vieille Tour, il résiste d'abord sur la crête où s'élève le mas d'En Jordy. Les premières escarmouches à coups de mousquets le repoussent au bout de 2 heures et l'obligent à se retirer vers la croupe suivante au sud-est du Ravaner, que jalonne le mas Barges (Christine).

La principale ligne de résistance espagnole s'appuie sur la série de crêtes formant le rebord nord-ouest de la demi-cuvette allongée au centre de laquelle se blottit Collioure. Partant à droite d'une falaise de 30 mètres accore sur la mer le gouverneur de la place, Marquis de Mortara, tient solidement le Fort de la Justice qui dresse sa maçonnerie massive à plus de 70 mètres au-dessus des vagues. Mortara est un adversaire redoutable, actif, et dont le Maréchal de Brézé a reçu de rudes coups dans la précédente campagne d'hiver. D'après une cinquantaine de déserteurs castillans amenés le 11 mars à Narbonne, les trois moulins de Collioure ont été transformés en redoute. Privée de pain, la garnison est réduite à des bouillies de farine salée, à raison de 16 onces par homme.

Les retranchements castillans courent vers le nord-ouest, s'appuient à une tour de moulin, au Fort-neuf, important mais inachevé et défendu par 100 hommes, et enfin au centre à la chapelle, près de la croix de la Force. A cette époque, le col entame à peine le plateau. Le mauvais chemin muletier qui grimpe du Ravaner bifurque après la croix de la Force : une branche se dirige à droite vers la ville

haute et le faubourg, tandis qu'une autre plonge vers la ville basse, au pied du Fort-Réalle. Suivant la crête en direction d'un piton assez accentué (côte 105), les tranchées ennemies se terminent à gauche vers le Moulin-Haut.

En avant de cette ligne dans la direction de la plaine, des glacis rapides auxquels succèdent des pentes escarpées tombent sur le Ravaner, sauf quelques croupes très en angle mort qui pourront être occupées presque sans un coup de mousquet, en particulier celle qui aboutit à la Croix de la Force. L'attaque française reste bloquée devant cette ligne.

En attendant les renseignements des Enfants-perdus, menés par Drouet, capitaine aux Gardes, de la Meilleraye s'était arrêté avec quelques officiers généraux près du pont sur la rivière où défilait l'infanterie. De Fabert, à la tête d'un bataillon du régiment des Gardes, met pied à terre, prend la pique à la main et salue le Maréchal qui, loin de lui rendre son salut, lui dit : « Il ne faut pas, Monsieur, quand on voit les ennemis, s'arrêter et faire des saluts et des compliments : Il faut marcher droit sur eux ». Transporté d'une colère où entrait le ressentiment de l'affront précédent, Fabert se fût jeté sur le Maréchal, si Turenne, faisant avancer son cheval, ne l'eût arrêté, puis ne fût intervenu auprès du Grand-Maitre « en ami et en brave homme ».

Peu après, De la Meilleraye le rejoint dans le ravin où, avec son bataillon il attendait l'ordre d'attaquer et lui demande son avis : « Puisque les ennemis paraissent, il n'y a qu'à marcher droit sur eux. — Faites-le donc », répond le Maréchal qui laisse le bataillon s'avancer sans riposter sous le feu nourri du Moulin-Haut.

Ayant jugé l'épreuve suffisante, de la Meilleraye lui fait prendre place dans son escorte « pour lui aider à découvrir les endroits par où l'on pourrait commencer plus facilement les attaques ». Depuis ce temps, ajoute son historien, Fabert ne reçut que des honnêtetés et des témoignages d'estime et d'amitié du Maréchal. A diverses reprises, celui-ci signale à Richelieu les services rendus par cet officier et demande même sa nomination comme Maré-

chal de bataille en même temps que celle de Palluau comme Maréchal de camp (ce dernier devant remplacer de Troisville devant Perpignan). Le Cardinal se déclare satisfait de cette collaboration. Il n'avait pas manqué d'être instruit des premières algarades entre Fabert et le Maréchal : à tel point que celui-ci avait cru devoir protester contre « les contes rapportés » à Son Eminence.

La reconnaissance effectuée a permis de découvrir un lieu par lequel on peut attaquer par derrière le Fort-neuf avec la cavalerie, en chargeant l'épée à la main.

Une attaque est lancée à droite avec Turenne secondé par d'Espanan, Maréchal de camp. Sous leurs ordres, le régiment de Conty s'empare du Moulin-Haut.

De la Meilleraye entouré de Brissac et de Pienne, aides de camp et de quelques gentilhommes de sa maison, charge, à la tête de la moitié des gendarmes du Roi, des chevaux-légers et des compagnies d'ordonnance. Il mène vigoureusement l'attaque de gauche, tuant lui-même le capitaine espagnol qui refuse de se rendre, et s'empare du Fort-neuf, tandis qu'au centre, la chapelle est occupée par les régiments de Champagne et de Cinq-Mars. Débordé par le sud, le fort de la Justice est enlevé à son tour par une charge irrésistible des bataillons de Suisses. Surpris de voir sa principale ligne de défense enlevée, Mortara lance deux importantes contre-attaques. Entre le Fort-neuf et la mer, d'Argencourt, maréchal de camp et Magalotti, mestre de camp de la cavalerie italienne, repoussent jusqu'à une portée de pistolet de la place, la première colonne qui essaie vainement de faire tête. La seconde est de même culbutée à l'extrême droite sous l'action énergique de Turenne (1), qui rejette les défenseurs au-delà du ravin de Consolation.

La principale ligne de résistance des ennemis et les hauteurs sur lesquelles elle s'appuie demeurent

ainsi entre les mains du Grand-Maitre dès le 16 mars au soir. Pour compléter cette brillante action, parvient la nouvelle qu'après 160 coups de canons, Argelès s'est rendue à discrétion à de Troisville, le soir même avec les 300 Castillans-naturels de sa garnison. Ce succès est d'autant plus brillant, que, lors du recul vers Elne du Maréchal de Brézét en décembre 1642, la même place entre les mains du sieur de Gatignes avec 60 Français et 200 Catalans avait résisté 6 jours aux Espagnols.

Dans ces premières actions s'étaient distingués particulièrement : de Drouet, de Brissac, de Pienne, de Paris et de Chouppes, aide-de-camp du Grand Maitre et « Jean Marius, autrement dit la Guette ».

Après de brillants services à Normandie et à Meilleraye, de la Guette recevra la Cie de chevaux légers du Marquis de la Luzerne (1), qui s'était particulièrement distingué dans les raids de la Mothe contre les secours de Collioure, commandés par Powar. Ce sera à la fois la récompense de son courage pendant la campagne du Roussillon et le témoignage que Richelieu lui a définitivement pardonné sa provocation en duel de Gassion par le truchement de Palluau, devant Royé, en 1640. Muets sur la campagne de Collioure, les mémoires de Madame de la Guette donnent une idée très vivante de son intrépide mari, vrai type de l'officier de mousquetaires. Ils s'étendent davantage sur son rôle, à elle, dans les troubles de la Fronde et sur son irrésistible besoin des aventures guerrières. Elle ne rêvait que d'aller

« dans les combats  
avec un fort grand coutelas  
faire une étrange boucherie ! »

A la suite de ces premiers combats, Mortara laissait sur le terrain plus de 120 morts et perdait 80 prisonniers dont 2 capitaines d'infanterie.

Des pertes subies par son armée, pas la moindre

(1) Affaires Etrangères. Vol. 1745. Rapports de la Meilleraye.

(1) M<sup>es</sup> de Madame de la Guette. Préface de Pierre Vi-guic.

allusion de la part de la Meilleraye. En raison de la difficulté du terrain, elles durent cependant être fort élevées. De fait, dès le 18 mars, désireux de se remettre bien en cour après sa politique de résistance à Richelieu à l'assemblée de Mantes, l'Archevêque de Toulouse adressait à ses évêques suffragants un appel pressant pour l'établissement d'un hôpital à « l'armée qui opère dans le Roussillon au siège de Collioure ». Il leur demandait d'envoyer des fonds et surtout, pour les pansements des blessés, du vieux linge, blanchi au préalable dans leurs diocèses, « ce qui ne serait pas moins charitable qu'utile au service du Roi ». (1)

Après cette première journée où sous l'action vigoureuse du Grand-Maitre, de Turenne les troupes ont fourni un gros effort, l'ordre est donné de se reposer et travailler « à se hutter ». Les matériaux sont rares : genêts sauvages, rarés chênes-verts, ou lièges, et surtout pierres arrachées aux murs de soutènement des vignes, suppléent à l'insuffisance des tentes et au manque complet des maisons dans cette zone — à part quelques « casots » de pierre sèche, où les vigneron rangent leurs outils et se reposent de leur travail.

Après un hiver exceptionnellement rude et neigeux, un printemps hargneux fait alterner les soufflets d'une tramontane glaciale avec les rayons d'un soleil trop chaud et l'humidité pénétrante du vent marin.

Les hommes « se huttent par deux, » tandis que les cavaliers s'efforcent de protéger leurs montures.

« Il faut que chaque soldat, au lieu de reposer, travaille à bâtir sa maison, s'il veut être à couvert ; qu'il aille chercher sa provision, s'il n'en a pas, et qu'il fasse lui-même sa cuisine, s'il veut souper. » « Quelques-uns s'amuse à enjoliver leurs baraques par cent grotesques bouffonnes et cent colifichets divertissants. Les uns dressent des trophées d'armes, faits de bois, de chaumes, de feuillages, de cartes. Ils font aussi de petites forteresses d'argile

fort proprement travaillées ». (1) Le tableau paraît d'hier, sauf pour le dernier trait. Depuis, des matières premières abondamment fournies par l'artillerie adverse ont permis au soldat de renouveler ses distractions par l'industrie des bagues d'aluminium, des briquets de laiton et des coupe-papier de cuivre rouge.

L'armée installe ses quartiers dans la vallée du Ravaner et les ravins qui y aboutissent, à cheval sur le chemin d'Argelès à Collioure.

De la plage de l'Ouille au levant, vers la montagne à droite s'échelonnent en bon ordre les campements des régiments de Magalotti, la Chapelle-Balou, Léran, Boissac, la Meilleraye et Anguien. Le parc d'artillerie bien protégé est installé au centre, encadré vers la droite par les régiments des Gardes-Françaises et Suisses, de Mazarin italien, de la Meilleraye, de Rocquelaure, de Polignac et d'Espenan.

En arrière de la droite, prêts à intervenir contre un mouvement tournant, campent les régiments de Vandy et de Béarn. Les équipages ainsi que les officiers et les chevaux des vivres, de même que ceux de l'artillerie sont derrière le centre, couverts par la cavalerie de Turenne et de Magalotti.

Le Maréchal et les officiers généraux se tiennent au « quartier du Roi » situé au centre même sur le chemin d'Argelès à Collioure. Cette désignation est purement protocolaire : le Roi ne quittera Narbonne le 21 avril, lundi de Pâques, que pour se rendre au Camp devant Perpignan et ne poussera jamais jusqu'à Collioure. Le magasin des vivres, les marchands et vivandiers sont près de ce quartier. Turenne veille à tout le détail de l'installation des Camps et recueille, en échange, de la part des troupes une confiance reconnaissante qui sera la base la plus sûre de ses futurs succès.

A partir du 17 mars, l'ennemi ne conserve à l'extérieur de la place que quelques postes, mais surtout le moulin fortifié commandant le débouché

(1) Archives Historiques. Ministère de la Guerre.

(1) « Le Médecin d'Armée », par Remy-Fort, 1681.

de la vallée de Consolation et le fort Sainte-Thérèse (ou Tour Réalle, aujourd'hui fort Miradoux) dont il ne pourra être délogé que par un siège régulier. Ce fort occupe le sommet d'un piton. Il a un commandement très important, d'un côté sur toutes les pentes descendant des crêtes que les Espagnols viennent de perdre, et, de l'autre, vers Collioure même, permettant de prendre d'enfilade et même à revers la ligne des remparts allant de la mer au Château. Sa prise est donc indispensable pour la continuation du siège qui de ce jour va être mené suivant toutes les règles dans lesquelles excelle le Grand-Maitre de l'Artillerie. Les rapports des « Confidents » ont fixé l'année précédente en même temps que la valeur et les garnisons des diverses places du Roussillon et la marche à suivre pour un siège de Collioure. « Si l'on prend la Tour de Collioure vers Argeliers — (dit Tour Réalle) — le Château ne peut tenir, n'ayant autre flanc que les fenêtres du Château. Cette tour de mauvaise maçonnerie, est facile à abattre » mais en réalité beaucoup moins que ne l'indiquaient ces renseignements. L'exécution des travaux d'approche et l'établissement des batteries sont précédés d'une reconnaissance minutieuse de la place et de ses abords. Les règles appliquées pour la défense ou l'attaque des places fortifiées sont indiquées tout au long dans : « *Les Fortifications*, du chevalier Antoine de Ville, Tholosain », publiées dans sa ville natale en 1641. L'auteur a pris part aux opérations en Roussillon en 1639 et donne quelques détails dans son ouvrage sur le camp de Clairas mais ne semble pas avoir assisté au siège de Collioure. Le Grand-Maitre de l'Artillerie lui tenait-il rigueur d'avoir déclaré dans son traité que « le canon, d'ordinaire, fait plus de bruit et de peur que de mal » et qu'il préfère, pour sa part, « de bons et nombreux mousquetaires, plus vite remplacés par un autre, s'ils sont tués, qu'un canon quand il est démonté ». (1)

Lequel de nos contemporains croyait avoir inventé la théorie du « matériel humain » ?

Le sieur de Beaulieu, ingénieur ordinaire du Roi, était l'indispensable auxiliaire de la Meilleraye pour ces opérations. Il était chargé d'établir les plans d'attaque et souvent de collaborer pratiquement à leur exécution.

Il accompagnait le Grand-Maitre dans tous les sièges importants et dressait des croquis assez détaillés pour permettre de fixer, en même temps que les reconnaissances faites par le commandement sur le terrain, les cheminements, les tranchées et les points faibles plus faciles à attaquer. Ces croquis servent plus tard à établir les vues définitives des sièges.

Beaulieu exécuta de Collioure une vue cavalière prise du grand-moulin et qui figure dans la collection de la Bibliothèque Nationale. Dans sa naïveté précise, ce croquis donne une idée plus exacte que les deux gravures somptueuses qui en seront tirées plus tard par l'auteur même. Revues, corrigées, enjolivées, dressées enfin comme une fresque définitive à la gloire des armes du Roi et des dessins du Cardinal-Duc, ces dernières sentent trop les retouches. Il a paru, néanmoins, utile d'en retenir la planimétrie de la place et de ses abords immédiats faite à une échelle régulière et certainement exacte.

Ces reconnaissances ne sont pas sans danger. Pendant les travaux de la première batterie dressée à 300 mètres à peine du fort Réalle, Pascault, Capitaine de l'artillerie, est tué et un enseigne de Champagne emporté d'un coup de canon ainsi qu'un Lieutenant d'Anguien.

Profitant d'une accalmie, Mortara envoie un trompette offrir au Maréchal ses propres chevaux et lui proposer de vendre les 300 montures de la cavalerie refoulée dans la place. Il lui est répondu « qu'on les aurait bien sans payer ». De fait, la panique paraissait avoir gagné une partie des défenseurs. La nuit venue, Castellans et Italiens venaient se rendre en masse aux postes français. Des primes étaient données aux déserteurs. Les Italiens, munis de passeports, étaient dirigés sur Montpellier et la Provence, tandis que les Castellans étaient conser-

(1) De Ville. Liv. I partie 1, page 45.

vés par prudence et traités comme prisonniers en divers châteaux du Bas-Languedoc.

Partie du fort de la Justice, le 18 au soir, la parallèle, ouverte par les Suisses, est creusée de 150 pas jusqu'au bord d'une « ravine ». Après les mornes plaines des Flandres ou les molles ondulations de la Picardie d'où ils arrivent, les Suisses ne se tiennent d'aise d'opérer dans un pays dont les escarpements proches et les montagnes lointaines évoquent leur pays natal. Leurs chefs ont sollicité le secteur le plus accidenté : celui de gauche, vers la mer, où ils retrouvent enfin le plaisir de détendre leurs muscles de géants montagnards. Quelle joie pour eux, entre deux actions, de contempler, à leurs pieds, « le vaste étang » (1) tantôt d'un bleu aussi cru, tantôt aussi mouvementé que les lacs enchassés dans leurs Alpes neigeuses que leur rappelle le Canigou dressé sur la plaine ! Quelle déception aussi, et quelle surprise quand, plus tard, pénétrant dans la cuvette de Collioure, ils y découvriront toute une végétation nouvelle pour eux et qui sent déjà l'Espagne et parfois l'Afrique : genêts épineux, cactus, ronces inextricables, aloès et toute une flore odoriférante et résineuse.

En plus d'une imperturbable courage, ces 2.000 Suisses apportèrent aux opérations du siège, un entêtement opiniâtre qu'un proverbe du temps traduisait par « ne pas entendre plus de raison qu'un Suisse. » (2) Se heurtant à la ténacité des Irlandais qui leur sont opposés dans ce secteur, cet entêtement devait donner les meilleurs résultats.

Pour beaucoup, vigneron du Jura et des bords du Lac Léman, la vigne est une vieille amie dont ils suivent avec attendrissement les progrès des premiers bourgeons. Descendus par la Bourgogne, ils ont été reçus à Dijon par le Duc d'Anguien qui, à leur passage, a « fait boire les officiers d'importance. » (3)

Mortara, cependant, n'a pas renoncé à reculer l'investissement qui le menace : la première nuit il fait exécuter une fausse sortie, recommencée, la nuit d'après, par 300 hommes le long de la mer. Le 2<sup>e</sup> bataillon de Suisses, de garde aux tranchées, tient ferme, et les repousse jusqu'au pied de la Tour St<sup>e</sup>-Thérèse. Entendant deux coups de canon, d'Argencourt, qui est de garde, croit à une sortie générale de la place et en prévient le Maréchal qui « accourt dans son carrosse et reste toute la nuit sur pied ».

Le Capitaine castillan qui commande l'attaque est tué d'un coup de pertuisane (1) par le Lieutenant de Chauvestin, des Suisses, et sa mort entraîne le repli de sa troupe. De nombreux morts restent sur le terrain, tandis que quelques prisonniers sont emmenés à Narbonne par de Troisville. Sévères sont les pertes françaises subies dans la tranchée d'approche que prend d'enfilade un canon placé sur la tour St<sup>e</sup>-Thérèse et dont le tir est très ajusté. Il y a urgence à faire taire ce canon. Dans ce but et pour appuyer la traversée du ravin, deux batteries sont installées à droite de la tranchée, une de 6 et une de 2 pièces. La plus grande difficulté consiste à creuser la parallèle dans ce sol presque sans terre et composé de roches tantôt friables mais tantôt aussi très dure et où les vents du large alternant sans arrêt avec la tramontane ont réduit la végétation à quelques rudes gazons.

Le feu ouvert le 20 mars est suspendu une heure à la suite d'une chamade battue par les tambours de la place. Ce signal réservé aux éventualités graves annonce-t-il une demande de pourparlers ? Moins et mieux que cela à la fois. Dans la nuit a été tué le capitaine commandant le régiment du Marquis de los Velez dont Mortara demande comme une faveur de reprendre le corps. La mort d'un simple officier ne mériterait pas d'entraîner un arrêt des opérations si celui-ci n'était considéré comme « un si grand

(1) Le Commandeur de Virville, pratique de la guerre de l'Armée navale de la mer Méditerranée.

(2) Mémoires du Marquis de Montglas.

(3) Lettre au Prince de Condé, février 1642.

(1) Plus maniables que les piques, les pertuisanes n'ont que 3<sup>m</sup>50 de long.

soldat qu'il eût mieux valu que le roi d'Espagne perdit 10 autres capitaines ». Telle est la rapide oraison funèbre que prononce en pleurant l'officier chargé de recueillir ses restes.

Cette trêve ne reste pas inutilisée du côté français : Perceval, ingénieur de l'artillerie, s'avance au-delà des tranchées, reconnaît le terrain et découvre un endroit où l'épaisseur de la terre permet, dans la nuit, d'avancer de 120 pas la parallèle qui parvient au fond du ravin le 21 au matin.

L'ennemi qui réagit, dans la matinée, avec 400 hommes et 60 chevaux, est repoussé par les régiments de Cinq-Mars et de Champagne, dont le Lieutenant-Colonel, Tilly, est « blessé favorablement par une mousquetade dont la balle s'aplatit sur lui ». Quelques jours après, la Roumière, capitaine au même régiment et aide-de-camp, circulait dans les tranchées avancées quand il reçut une mousquetade qui s'aplatit sur un double en or. Tranchées peu profondes par suite du roc — ou de l'eau, — commandement important et proche des ouvrages ennemis plongeant facilement dans les parties d'enfilade : double condition qui rend parfois bien illusoire la sécurité du couvert. La moindre inattention et une mousquetade bien ajustée vous enlève à jamais toute envie de se battre, ainsi que l'éprouvèrent ce jour-là deux capitaines des régiments engagés.

Qui n'a connu, dans les générations de la guerre, ces ambiances traîtresses où l'on sent la vie tenir à si peu de chose ?

Quelle similitude, également, entre ces modestes opérations et la vie habituelle des tranchées dans les luttes modernes !

La réaction ennemie est plus violente la nuit suivante. Tout le jour, la première batterie de six pièces s'était efforcée d'écrêter la Tour Sainte-Thérèse, et l'avait assez ébranlée pour que sa chute parût prochaine. Une sortie en force de 600 hommes et 150 chevaux rend les Castillans maîtres de cette batterie, qu'ils enclouent et font sauter. Magalotti, mestre de camp de cavalerie, accouru aussitôt, parvint à les repousser, leur faisant perdre 60 hommes, mais non sans avoir laissé un doigt dans la bagarre.

Le Maréchal, venu sur place, donne l'ordre de faire ferme. Soutenu par des pelotons de Champagne qui avaient repris les premières lignes et des détachements de Cinq-Mars, Magalotti, avec ses cavaliers, repousse l'ennemi vers la droite dans un chemin creux menant à la ville et aux murailles. Obligées de combattre à pente descendante, les troupes françaises de contre-attaque sont très incommodées par l'artillerie du fort Sainte-Thérèse, dont le feu violent et précis les prend d'enfilade. Un boulet emporte une file de quatre hommes près du Maréchal ; de nombreux officiers sont blessés.

Un deuxième groupe de 200 Espagnols se défilant par un fond le long de la mer, a pu gagner la gauche de la tranchée installée la nuit même, y surprendre les 30 hommes de garde et enclouer les quatre canons de la troisième batterie, dont les embrasures n'étaient pas encore terminées. Le Maréchal fait reprendre cette batterie, désenclouer et tirer aussitôt après ses canons, en l'air « pour se moquer de ceux de la ville ». Il ordonne de reprendre le tir dès le 24 avec les 12 canons de 3 batteries.

Les lignes d'attaque s'appuient solidement sur deux redoutes, une de 10 toises (1) pour commander la vallée qui vient de droite, une seconde de 6 toises, vers la ville, en plein roc, ce qui en rend la terminaison difficile. Les mineurs du parc de siège renforcés des pionniers fournis par les villes et communautés des régions minières du Languedoc, parviennent à percer la tranchée en dessous et à remonter jusqu'à un grand chemin où l'on fait un logement de mousquetaires.

L'ennemi ne peut plus sortir qu'entre la montagne dominée par le Fort Réalle, et le chemin creux où il doit être aisé de le couper. Il se dédommage en redoublant sa canonnade. De la Meilleraye s'est rendu de bonne heure, le 23, par la tranchée jusqu'à la nouvelle batterie de canons établie vers l'extrême gauche. Tandis qu'il regarde par une embrasure, Poularque, commis de l'artillerie,

(1) La toise équivaut à 2 mètres, environ (1<sup>m</sup>945).

qui l'accompagne, voit venir de la ville une volée de canons, et se jette brusquement en arrière, mais près de lui, Chauvestin l'aîné, capitaine des Gardes Suisses, a la tête emportée. « Le Maréchal fut couvert de son sang et de sa cervelle ». L'auteur du rapport ajoute : « Sa grande pitié et dévotion le conservent ; celui que Dieu garde ne peut courir de dangers dans les plus grands périls ! » Après avoir raillé les dévots, le Grand-Maitre savait le redevenir lui-même quand il s'agissait d'attirer sur lui-même la protection du ciel et de ses représentants directs : le Roi et le Cardinal. En représailles, il donne l'ordre à l'artillerie de se montrer plus active : plus de 800 coups sont tirés par elle dans la journée. Concentrée surtout contre le Fort-Réal, l'artillerie étend son tir à gauche jusqu'à la falaise, à droite jusqu'à la porte du faubourg, dont la courtine est battue par une nouvelle batterie de deux canons.

Pour échapper au feu de la Tour, la tranchée est poussée de 120 pas vers la droite le 23, puis de 60 pas le lendemain, soit à 50 pas à peine du fort. Devant l'attitude résolue des Gardes, l'ennemi ne risque plus de sorties.

« La difficulté de l'approche augmente ». L'on est contraint d'assujettir le travail au terrain où l'on rencontre souvent du roc.

Cette guerre d'attente et de tranchées déplaît à beaucoup d'officiers, surtout dans les régiments d'élite où règne l'esprit « mousquetaire » et qui ne comprennent que le combat corps à corps où l'on peut recevoir des coups mais en rendre. Symbole de cette mentalité, d'Artagnan, dont le panache, après trois siècles, n'a rien perdu de son éclat, est lui-même aux premiers rangs de toutes les attaques, mais son exubérance gasconne se plie mal à l'immobilité des tranchées.

Par contre, Fabert, habitué à tout reconnaître par lui-même, à payer de sa personne, et à ne voir que le but à atteindre « trace lui-même la tranchée et conduit les travaux ». Cet humble dévouement au devoir n'est pas du goût de ses camarades des Gardes, qui lui font observer « que ce n'était guère la

coutume de voir un Capitaine de leur corps faire l'ingénieur et s'amuser à tracer une tranchée ».

Après une rapide riposte où il leur dit « qu'il n'avait aucune envie de rester longtemps Capitaine aux gardes, mais voulait au contraire profiter de toutes les occasions pour en sortir », Fabert leur fit remarquer que « puisqu'il s'agissait du service du Roi, il ne trouvait pas de moyen qui ne fût très honorable et très avantageux ». (1)

Dans son ensemble, l'armée assiégeante est en excellent état moral et physique : « Vivres, pailles et avoines y sont en abondance grâce à des magasins constitués par Monsieur de Noyers, magasins toujours remplis par quantités de voitures » et aussi par les bateaux car les transports « se font par terre et par mer » vers les plages du Raco et surtout de l'Ouille.

Les hommes ne reçoivent qu'un pain par jour. Ils achètent, sur leur solde, le reste aux vivandiers largement approvisionnés. Le pot de vin ne coûte que 4 sous.

Chouppes était allé, dès le 20 mars, rendre compte au Cardinal des difficultés rencontrées dans le siège et des raisons empêchant de s'attaquer en même temps à Saint-Elme comme le Grand-Maitre en avait eu l'ordre.

Prévoyant les pertes de son équipage de siège, de La Meilleraye, dès son passage à Narbonne, a fait donner des ordres au Lieutenant de l'Amirauté et aux consuls, de Frontignan, de « fournir au Lieutenant de l'Artillerie les barques nécessaires pour aller à Aiguemortes et autres lieux, charger des « bouts à canon » pour les mener et conduire au port d'Argelès pour fournir à l'armée qui assiège actuellement Collioure et en payant raisonnablement. » (2)

Ces tubes de canons descendus de Lyon par le Rhône, sont transportés par les étangs vers Frontignan et de là en toute hâte vers la plage d'Argelès.

(1) Histoire du Maréchal Fabert.

(2) Ministère de la Guerre. Archives historiques.

Par le Ravaner, ils sont hissés vers le fort de la Justice et amenés à la faveur de la nuit pour être mis en batterie et tirés le matin. Le 24, à l'aube, les trois batteries installées ouvrent un feu nourri sur le fort S<sup>te</sup>-Thérèse. Mules sûres et ardentes amenées de Provence, bœufs lents du Lauragais, puissants efforts combinés des hommes attelés aux longs cables de chanvre, toutes ces forces réussissent à peine à faire franchir aux imposantes pièces de fonte verte les 45 toises qui séparent le niveau de l'Ouille de celui de la Justice.

L'artillerie de remplacement faillit ne pas arriver. Les vaisseaux chargés de les convoyer ayant pris le chemin de Barcelone, de Baumes, qui commande une escadre, prétexte n'avoir pas reçu d'ordre du Grand-Maitre pour s'arrêter à Collioure et prend la même route. Heureusement la plus grande partie des munitions et des canons étaient déjà à pied d'œuvre. De la Meilleraye insiste auprès du Cardinal pour que le même procédé ne soit pas employé dans la suite.

Une fois en place, le canon est très bien servi et exécuté par le sieur Martin, lieutenant de l'Artillerie. L'on sent partout l'œil du Grand-Maitre. Les durs efforts nécessaires pour établir à la mine les batteries en plein roc commencent à porter leurs fruits.

Un conseil de guerre se réunit pour discuter si l'assaut sera donné au fort Sainte-Thérèse par une des deux brèches ouvertes à droite et à gauche de la Tour. La décision est prise de laisser le canon « finir de démolir la Tour, ce qui comblerait les retranchements et défenses ennemies » : résultat qui ne peut être réalisé. Pour faciliter l'assaut, une nouvelle parallèle de départ longue de 80 pas est creusée à gauche se dirigeant vers la Tour dans la nuit du 23 au 24.

Instruit de ces projets par un espion, Mortara a fait sortir 800 hommes dans la place d'armes entre les deux villes. Ils y restent en bataille et regagnent la ville au matin quand leur intervention vers la Tour est jugée inutile. Comme celle-ci résiste tou-

jours aux boulets, il ne reste que la ressource de tenter l'assaut qui est décidé pour le 24 au soir et minutieusement préparé suivant un dispositif logique qui n'a guère varié depuis.

A l'heure « H », ponctuée de 10 coups de canon, tirés à « demi heure de nuit, » les diverses colonnes d'attaque s'élancent en avant ; vers la mer, 100 gardes-françaises et 50 officiers volontaires attaquent par la gauche la brèche du fort Sainte-Thérèse. Un soutien égal d'Anguien, Conty, Espenan et Béarn les appuie. Retardés par un fossé profond, ils parviennent à se couler le long de celui-ci et à s'installer sur la brèche que tient le bataillon d'Anguien.

Passant à droite du fort, 100 hommes de Champagne occupent facilement la droite de la brèche, bien soutenus par 100 hommes de Cinq-Mars.

Les deux bords de l'entonnoir ainsi maîtrisés, les Suisses en deux colonnes de 100 hommes devront s'emparer du fort même. Précédés de six « jeteurs de grenades » de Champagne, douze colosses suisses abattent avec des haches gigantesques les épaisses palissades de bois en avant du fort et que l'artillerie n'a pas complètement démolies. Derrière eux s'avancent les porteurs des longues échelles destinées à la descente dans les fossés puis à l'escalade des murailles. D'Espenan, qui est de jour, a la charge de conduire l'attaque.

Il le fait avec une fougue et un courage qui contribueront à effacer toutes ses défaillances, y compris celle de Tarragone. Il pénètre le premier dans le fort bientôt entièrement occupé. Les Mousquetaires le suivent et criblent de leurs balles un retranchement en contrebas de cet ouvrage tandis qu'un grand nombre d'ennemis, qui cherchaient à se laisser tomber sur l'esplanade entre le fort et la ville basse sont pris, « comme à la souricière » par le détachement de d'Aubenne, aide-de-camp.

Une réserve générale comprenait 200 hommes d'Anguien et des Compagnies Royales qui, dans la chaleur du combat « durent être renforcés de 100 hommes ». Assisté du Vicomte de Turenne et du

sieur d'Argencourt, le Maréchal « agissait sans cesse pour donner les ordres nécessaires ». (1)

Aux dires des prisonniers, le fort était défendu par 400 hommes. Deux bataillons de renfort de 500 hommes chacun, soutenus par la cavalerie de Mortara se trouvaient sur la place d'armes prêts à intervenir. Malgré la charge sonnée sans répit par plusieurs trompettes, pas un seul homme ne bougea.

L'ennemi perd 300 hommes blessés ou tués. Parmi ces derniers, se trouvent deux Capitaines et deux alferes dont un reste introuvable. Les pertes françaises auraient été de deux Capitaines dont un de piquiers, l'enseigne des Suisses de Chauvestin et deux soldats. De plus, quarante hommes étaient blessés. Dans un camp comme dans l'autre, un véritable point d'honneur obligeait les chefs à annoncer, pour l'ennemi, des pertes exagérées et à n'en déclara-

rer eux-mêmes que de minimes. Les récits catalans du Dietari Barceloni et les mémoires de Pasqual ne dérogent pas à ces errements.

Suivant la vieille expression imagée « la clé de la position » était le 25 mars au matin entre les mains de l'assaillant, dont les opérations allaient se poursuivre méthodiquement. Il semblait d'abord que l'échiquier ainsi déblayé, et la lutte limitée entre les deux tours, celle du Château, et Sainte-Thérèse, il eût suffi de jouer assez serré pour rafler rapidement les quelques petits pions intermédiaires. En réalité, si ce second succès assurait au Grand-Maitre le commandement sur le port et la ville-basse, il lui restait à conquérir la ville haute complètement retranchée et commandée par le vieux Château des Templiers et son rude donjon, le tout soutenu par la tour du Fanal devant le faubourg et le Moulin fortifié à l'ouest du Château.

CH. VASSAL-REIG.

(1) « Volume 1745 Roussillon. Archives des Affaires Etrangères ».

Extrait d'un livre en préparation : *La Conquête du Roussillon*.



## Rondalla de la Ploma de Garsa

(de « la Nit de Sant Joan »)

*Hi havia una fadrina,  
trena rossa i ull blavis ;  
aclaria la finestra  
el seu rostre pensatiu ;  
els capvespres la miraven  
a la llinda de la nit ;  
— i en la posta encesa  
es nodria sa tristesa.*

*L'esbarzer vermeltejava,  
mel i neu mesclava l'arc ;  
una garsa blanca i negra  
se'n venia des del camp.  
— Ai, fadrina, que sospires  
per la flor del penical ?  
— El desig em cansa,  
aixoplugui'm l'enyorança.*

*Mes l'ocell, un altra tarda,  
li donava collarets.  
Pedres clares hi lluien :  
blanc d'albada, rosa i verd.  
— Es la joia que escauria  
al teu somni, lliri fresc. —  
Veia la fadrina  
només l'ombra de la clina.*

*I la garsa blanca i negra  
altre cop es va atansar ;  
gladiols de cel i terra  
es marcien amb desmai.  
— Et daré les meves plomes,  
un minyó les amoixà.  
Pren-ne : veuràs com  
la ploma dirà el seu nom. —*

Tomàs GARCÉS.

## Aquarelles de Camille Descosy

On a pu voir à la galerie Campistro, dans les dernières semaines de mars, une exposition d'aquarelles de C. Descosy. Elle a obtenu un succès mérité auprès des amateurs. Cela prouve que nos compatriotes peuvent encore être séduits par un art sincère. Une technique agile et pleine de décision, une humeur parfois romantique, un amour volontaire du paysage, ce ne sont point là des qualités trop répandues. M. C. Descosy nous montre des paysages libres et nus de Conflent, où circule un air de mélancolie. Il semble aller à l'aventure. Il s'arrête volontiers devant les vieilles églises, comme celle de Glorianes, presque étouffée sous le poids des tuiles, ou devant les oliviers qui escaladent une pente. Placés à contre-jour, beaucoup de ses paysages paraissent noyés d'ombre humide au pied des montagnes de granit. Le ciel s'éclaire et une ligne de faite s'y précise. Mais ces aquarelles assourdies témoignent çà et là d'une nouvelle orientation qui se forme peut-être à l'insu de leur auteur. J'en vois la preuve dans ce château de Montalba où un toit de pourpre prend toute sa valeur dans la masse brune, au-delà d'un chemin fuyant. C'est encore par des notes isolées qu'il arrive à animer tel paysage de Languedoc : quelques vibrations sur un toit comme fondu dans l'air blanc, à côté de deux pauvres cyprès.

Cette page qui n'est pas de notre petit pays est peut-être celle qui m'a le plus touché, mais ne

suis-je pas habitué à cette pauvreté fiévreuse où le seul intérêt est dans le vol d'une mouette ? On s'y habitue. *L'Imitation* prétend que le ciel est le même partout. Ailleurs, on pourrait regretter que la fougue de C. Descosy soit trop apparente si elle n'était pas la justification de son talent. L'heure viendra où cette fougue sera cachée par une force plus tranquille, où disparaîtront telles arêtes. Rien n'est plus instable que l'art de l'aquarelle. Chez Terrus il s'aère et s'allège. Il va de la suprême délicatesse à la juste et admirable considération de l'objet. Si C. Descosy s'apparente à Terrus par certains de ses thèmes, il ne fait que lui accorder un souvenir. La dispersion des lignes fugaces, apparemment irrésolues, l'incline vers une autre voie. Sa formule cursive est comme tempérée et retenue par un amour presque nu du paysage dans son âpreté. Souhaitons que du seuil de quelque ermitage, « entre la vinya i el fenollar », il puisse peindre les terres brunes et chaudes au fond des combes, avant la naissance du printemps, ou les tapis splendides du mois de mai.

JOSEPH-S. PONS.

Nous apprenons que Joseph de Togores a exposé au mois de mai à la salle Parés (Barcelone) cinq natures mortes exécutées à Banyuls. Celles que nous connaissons s'éclairent d'une ferme beauté.

J-S. P.

## Le Roussillon vu par ses poètes

(2<sup>me</sup> Conférence)

EN janvier dernier, j'ai essayé, dans une causerie sans haute visée littéraire, de vous donner un aperçu du lyrisme de clocher de nos compatriotes, en butinant ici et là parmi les œuvres des uns et des autres la fleur précieuse et embaumée des senteurs de nos plaines, de nos garrigues et de nos montagnes. Le charme était à peine rompu que je me sentais pris de remords, à constater avec stupéfaction que j'avais omis les *précurseurs*. Comment ne s'est-il trouvé personne pour me le reprocher ? Il est vrai que ces oubliés sont des musiciens, autant sinon plus que des poètes. Je veux parler de nos chansons locales « *Lo pardal* », « *Montanyes regalades* » et « *Montanyes de Canigó* ». Ces airs populaires sont d'une telle suavité originale, le premier avec ses « *tornades* » en écho et la solennelle lenteur de son final, le second d'une ampleur religieuse n'ayant rien à envier aux chorals allemands, et le dernier si touchant dans sa mélancolie, que le charme de la poésie même y opère simultanément. Oh ! n'y cherchons pas la rime riche ; ce sera bien par hasard que s'accoupleront *amó* et *remó* ; l'écrivain d'occasion ne se donne même pas la peine de bâtir un quatrain normal, que le 2<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> vers riment entr'eux, cela lui suffit. Victor-Hugo fait sourire avec sa boutade orgueilleuse : « *Défense de déposer de la musique le long de ces vers !* » Que de belle musique, au contraire, fut, depuis Auber et Scribe, adaptée à des vers de mirliton ! Si la mélodie de *Montanyes de Canigó* émeut jusqu'au fond de l'âme, constatons que le texte y est pour beaucoup :

1. — Montanyes de Canigó  
son fresques i regalades  
sobretot ara a l'istiu  
que les aigues son gelades.

2. — Sis mesos m'hi som estat  
sens veure persona nada,  
sinó lo rossinyolet  
qu'en eixint del niu cantava.

3. — Lo rossinyolet s'és mort ;  
l'anyorança m'hi ha agafada :  
si ne som caigut malalt  
d'una crudel mala gana.

4. — Ningú no'm coneix el mal,  
ningú coneix lo que'm mata,  
sinó una nina que hi ha,  
que l'amour me'n té robada.

De quand datent ces poésies catalanes ? Nul ne le sait ; de loin assurément, d'une époque où le Roussillonnais ne taquinait pas la Muse française. Des disciples de Boileau, nous n'en trouvons chez nous pas plus au 18<sup>me</sup> siècle qu'à la fin du 17<sup>me</sup>. Il faut arriver au milieu du siècle dernier pour avoir à citer quelque nom. Madame Amable Tastu, qui avait acquis droit de cité à Perpignan par son mariage, n'a guère chanté son nouveau foyer ; dans sa poésie intitulée « *Notre Dame de Consolation* » elle parle bien d'un ermite et de rochers, mais ce ne sont que prétextes à rêverie philosophique.

Aimé Camp, inspecteur de l'Enseignement, publia à Perpignan en 1870 un recueil de *Poésies patriotiques* en français, fort méritoire, mais où le Roussillon n'apparaît quasiment pas.

Voici pourtant un amateur, François Méric, qui en 1862 produit une plaquette « *Mon Roussillon* » où il passe en revue, dans 45 quatrains, les localités et les sites notables du département. Méric est fidèle aux classiques : de la correction ; aucun désordre lyrique, même dans le feu de l'enthousiasme ; peut-

être même résulte-t-il quelque monotonie du rappel systématique de la formule « *J'aime ceci... J'aime cela...* » Nous avons vu précédemment deux jeunes, Lloansi et Poggi, adopter cette sorte de refrain. Vous me direz que le grand Verdaguer lui-même, attaque ainsi une poésie fort belle « *Solitut* » :

« Bé t'aima, bé t'estima mon cor, o Barcelona. »

Mais il ne se répète plus. Bah ! Les poètes ont raison d'aimer ; c'est le plus exquis sentiment, surtout appliqué au pays natal. Voici comment François Méric exprime cette noble passion :

Je t'aime, doux pays aux sites pittoresques,  
au splendide soleil, aux vergers parfumés,  
monts toujours verdoyants, aux sommets gigantesques,  
que l'Éternel, seul, a formés.

J'aime tes orangers à la fleur virginale,  
le bocage paisible où je puis sommeiller ;  
j'aime de tes oiseaux la troupe matinale  
qui dès l'aube vient m'éveiller

Au printemps j'aime voir tes campagnes fleuries,  
et la mer qui bleuit dans un lointain d'azur ;  
j'aime tes clairs ruisseaux fuyant dans les prairies,  
tes roses et ton ciel si pur.

Et parfois, m'égarant sur l'ombreuse colline,  
les sonores échos m'apportent le final  
d'un vieux chant qui berça mon enfance orpheline,  
de « Montanyes » ou du « Pardal ».

J'aime le souvenir des ballades antiques  
que mon aïeul chantait l'hiver près du foyer ;  
ces récits catalans, histoires fantastiques  
que j'écoutais sans m'effrayer. »

Comme cela sent l'école ! Voilà ce qu'on ne dira pas d'une poésie d'Etienne Arago. Celui-là est bien un fils d'Estagell ; il s'est borné à composer des chansons catalanes, et elles sont d'un charmant naturel, d'une tendre gaité, même dans la mélancolie si l'on peut dire. Si j'avais été plus jeune, je vous aurais poussé « *Les minyones del Rosselló* », le fameux refrain :

« Y perxò m'estimi milló,  
les minyones del Rosselló. »

Mais vous me trouveriez ridicule, et puis je suis enrôlé. Contentons-nous de lire :

1. — Amb diligencies y tartanes,  
en tot pays som corregut ;  
y sempre de les Catalanes  
los ulls vius m'han seguit pertot.  
De guapes ne son vist d'Ingleses,  
d'Espanyoles y de Franceses  
y perxò m'estimi millor } *bis*  
les minyones del Rosselló.
2. — De mi se son enamorades  
unes nines qui de sati  
o de vellut s'eren mudades  
per me plaure tarde y mati.  
Assi no veig riques estofes ;  
senzilles son robes y cofes.  
Y perxò. . . . .
3. — N'hi havia una, jove i fresca,  
qui, quan li deya a poch a poch :  
« T'estimi forsa », aixi com l'esca,  
arreu-arreu, prenia foch.  
Assi jiti flames, guspilles,  
sense encendre may cap faldilles.  
Y perxò m'estimi milló  
les minyones del Rosselló.

Etienne Arago avait de l'esprit et de la simplicité bon enfant. On voudrait pouvoir en dire autant d'un autre ancien, qui a mis pourtant beaucoup de bonne volonté à traduire ses sentiments en catalan. François Marteau a fait des vers qui ne sont pas absolument « *frappés* ». Comme précurseur, il a droit à quelque respect.

Faisons-lui l'hommage d'une citation.

#### L'aygua de La roca de l'Albera

(que se venia pels carrers de Perpinyà)

Qui no coneix La Roca  
De l'Albera té 'l nom ;  
aqui ja 'l sol hi toca,  
y s'hi agrada tothom

Alli, sota una penya,  
— Seguint ribes amunt,  
ja tothom vos l'ensenya —  
hi és la rica font.

Quan vé la primavera,  
y que riuhen les flors,  
ella ja no espera  
per nos dar sos favors.

L'ayre qu'hom y respira  
dona gana y cor,  
y també, ho cal dire,  
vos fa qui sab més fort

Pour revenir à la correcte versification française, je ne puis faire mieux que de feuilleter l'œuvre sérieuse du regretté Joseph Fons. Je dis « sérieuse », parce qu'il avait aussi à son luth la corde joviale, et alors il s'appelait Jyeffe, vous savez bien, le délicieux Jyeffe des chroniques folâtres, abracadabrantes et toujours si bien versifiées que publiait le *Coq catalan*. Le savant météorologiste Mengel, perpignanais d'adoption, venait de baptiser notre rivage « la Côte Vermeille » ; Joseph Fons en prit motif pour quelques tirades grandiloquentes :

#### La Côte Vermeille

A l'orient pyrénéen où meurt la chaîne,  
parmi les sols bénis que baigne en suzerain  
la Méditerranée aux flots sacrés et purs,  
il est un doux pays que le soleil féconde ;  
où le rêve, explorant les monts les cieus et l'onde  
harmonise leurs toits azurs.

Ici l'hiver n'a pas de tunique neigeuse.  
C'est la Côte Vermeille et c'est la côte heureuse ;  
Pluvius n'y descend qu'en fertilisateur.  
Quand Eole irrité lâche la tramontane,  
c'est pour chasser la nue insolente qui plane  
comme un voile profanateur.

Ce sera ton surnom, contrée incomparable.  
Tout est Vermeil ici : le rayon sur l'érable,  
et le vin généreux où tremble un reflet d'or,  
et la lune filtrant au sommet du platane,  
et ta lèvre de pourpre, ô jeune catalane,  
d'où le baiser prend son essor.

Restons un moment avec les nobles disparus.  
Gérard Vilacèque est parti tout jeune, à 24 ans.

Celui-là « son astre en naissant l'avait formé poète », mais l'étoile s'est éclipsée dès son premier éclat. A entendre les beaux vers de cet autre André Chénier, vous comprendrez l'infortune de notre littérature régionale pour cette perte prématurée :

Je vous revois encore assis au coin du banc...  
la fête catalane apaise ses musiques,  
en ne laissant au cœur qu'un regret nostalgique  
fait de bruit, de chansons, de joie et de clarté ;  
mais, puisqu'il fait un jour magnifique d'été,  
comment ne pas chanter aujourd'hui où tout chante ?  
L'air où s'en vont passer les danses des Bacchantes,  
parmi les oliviers où vibre un chalumeau,  
le feuillage, et la courbe heureuse du coteau,  
qui semble, tant il est alentour d'allégresse,  
ne pouvoir être plus qu'un coteau de la Grèce ;  
le petit bois rempli de l'âme de nos dieux  
et le petit chemin qui connut tant d'adieux,  
le soir, dans le retour des claires promenades ;  
tout chante... Le buisson, qui même avec l'aubade  
vous donne son parfum de rose, et le matin  
qui fait d'un paysan un beau pâtre latin,  
menant dans les genêts un vif troupeau de chèvres...  
Il monte un chant d'amour et de foi de nos lèvres,  
vers cet azur, vers ce pays, vers ce soleil...

Un ancien pour de bon, c'est Mossén Molí, de son vivant curé de Prats-de-Molló, mort en 1889 et qui a publié un petit poème frais et pimpant : intitulé « *El pastoret del Coral* ». Il a aussi chanté *Serrallonga*, son village natal, en vers libres qui ne manquent pas de rythme.

Serrallonga és lo nom del bell vilatge  
que'm donà llum ;  
del cel hi veig una molt rica imatge,  
ab dolç perfum,  
Hermós y gentil lloch rodejat d'arboledes  
en siti elegant, sobre un esquerp serrat.  
Rés de més bell com son les castanyedes  
del teu vehinat.

Que tendra y fresca és ta verdura !  
que hi ha de tan hermós com la teua hermosura !  
y los olms, y los polls, los freixes y noguers,  
los faigs, los boixos alts, salits y cirerers  
que no't fan en tot temps una rica corona  
que tothom qui t'ha vist en tot lo mon pregona ?

Comme vous voyez je papillonne. Il convient de recommencer par le commencement, par le chef-lieu. Voici un sonnet travaillé avec amour ; il est d'Henry Noëll. Il serait oiseux, sinon impoli, de présenter cet auteur aux lecteurs assidus de « *l'Indépendant des Pyrénées-Orientales* » ; mais plus d'un apprendra avec joie que notre docte critique littéraire pratique aussi l'art des vers en vrai dilettante :

### Perpignan

Ville au blason de sang et d'or, que tes remparts corsetaient haut, comme une altièrre châtelaine, deux siècles tu gardas, close au cœur de la plaine, tes charmes capiteux à l'abri des regards.

Mais tu vivais, riche, coquette, et les brocarts et les bijoux paraient ton corps de souveraine ; on devinait ta volupté presque africaine et tes yeux de velours avivés par les fards.

Un jour les seins gonflés sous ton rouge corsage tu le brisas. Surpris par ton nouveau visage, et jaloux tout d'abord tes amants ont souffert.

Vains regrets ! Car plus d'un s'aperçoit qu'il préfère à la Reine d'antan, mystérieuse et fière, l'amante épanouie et son corsage ouvert !

Des sonnets sur la ville, j'en ai une petite collection. Tous ne concluent pas comme le précédent ; il en est qui restent sur le regret du passé. Le fait est qu'on se demande, quand on voit tous ces beaux immeubles embrasser notre vénérable Castillet, si ce n'est pas pour l'étouffer, comme Néron Britannicus.

Certes ce n'est pas notre bon Jules Delpont qui tournerait le dos au passé morne pour faire risette au prétendu présent. Je me suis risqué, dans la dédicace de mon petit volume d'adaptation de Fables de La Fontaine, à représenter Delpont comme un archaïque *ermita* « portant sur sa poitrine la petite chapelle avec l'image rustique de notre Mère, la promenant partout et la faisant baiser à tous ». Ceux qui ont connu et aimé notre infatigable propagand-

diste n'écouteront pas sans attendrissement les strophes suivantes, qui valent moins par le lyrisme que par la chaude simplicité du ton. Le poète, comme toujours, voit loin, voit haut ; c'est à la cime que va son regard illuminé, et la cime c'est :

### El Canigó

Es ell, lo rei de les altures  
que cinten Rosselló dintre neus i verdures ;  
és un meravellós breçol,  
que té, tot a l'entorn, com de fades un vol.

Perxò ses piques platejades  
debones son, tot l'any, « montanyes regalades ».  
Perxò aqueix qui té delit  
anyora son gleber, verdejant i florit.

Amb sos recorts nos enamora,  
des de la « Font del Comte » que canta a sa vora,  
finse al cingle altiu que crià  
l'aligot que després fou Guifre d'Arrià.

De pastors i d'aucells cantaires  
los dolços refilets fa volejar pels aires,  
com escampill del germanó  
que floreix de Valencia fins al Rosselló.

Delpont fut un apôtre prêchant la Fraternité. Joseph Sanyas ne sortait pas, lui, de son horizon roussillonnais. Comme ce Salanquais, fervent disciple d'Oun Tal, le regrettait, son pays, dans l'exil indochinois ! Sanyas, ce franc compatriote, qui eut l'aplomb de faire paraître un volume de vers catalans à Saïgon, en terre annamite ! Aussi le sol étranger se vengea de cette sorte de répudiation coloniale en le faisant mourir avant la vieillesse. Écoutons pieusement ces « Recorts » de Sanyas, si émouvants dans leur naïveté, bien qu'ils ne rappellent guère la nostalgie de Talrich :

La casa hont petitet menjavi confitura,  
la tinc sempre davant dels ulls.  
Es al corn del carrer. D'ençà la regadura,  
per la finestra veig l'ollada a grossos bulls  
coure dessus del foc ; ouhi les seus sorolls.

veig quan, tots ben contents, a taula nos posaven.  
 Quin dolç recort, de tant de preu !  
 Si les Corberes verdejaven,  
 hont país més bonic que'l meu ?  
 més tot això qu'és lluny ! O dols temps de mainada,  
 de tu no som descüidat rés  
 Tot floria per jo. La vida era una albada.  
 Lo meu pare i ma mare eren lo món estés,  
 amb els contes, l'hivern, al torn del foc encés,  
 i' ls raïms qu'a l'agost al cep mateix menjaven !  
 Quin dolç recort, de tant de preu !  
 Si les Corberes verdejaven,  
 hont país més bonic que'l meu !

C'est réaliste, et mélancolique aussi. Et pourtant la subtile malice d'Oun Tal ne transparait-elle pas dans le refrain ? Tout serait merveilleux, dit Sanyas, si... Opoul avait sa forêt de la Matte.... !

L'abbé Cornovol, qui signait « *El reflayre de Carencà* », était aussi un rural en célébrant « *Les vinyes de Banyuls* ». En un sonnet correct, il fait aimablement défilier quelques types ou points de vue familiers, marins à la pêche, aïeuls au coin du feu, cave bien garnie et, pour conclure, la *xirritada* au *porró* ; on dirait d'une poésiette d'Emile Boix :

O vinyes de Banyuls, serra amunt enlayrades !  
 Al repetell del sol, de la mar a Cosprons,  
 vostres rabasses tan rèben ruhents potons  
 que'ls trulls a la tardor perfumen les ayrades.

Xerriquen aquest vi gronxats per les zunzades,  
 els valents pescadors, els avis delç ascons  
 i les nines que van, boi refiletant cançons,  
 pel sorral recusint les veles esquinxades.

Tots al celler tenim en un fresc reconet,  
 amb l'aixeta posada i'l doïll de fustet,  
 la polsosa boteta hont nien les aranyes.

Veniu ! Sobre del front alsant nostres porrons,  
 xerrits farem com els pastors de les montanyes,  
 per honrar vostre raig, o vinyes de Cosprons !

Puisque l'abbé Cornovol nous a menés sur le rivage, demeurons-y à contempler « *Les ravaudeuses de filets* », de Romain Thomas. Sont-elles assez

vivantes, ces vieilles ! Est-il dépeint avec précision et pureté de style à la fois, ce paysage presque banal !

Sous la grande ombre verte et fraîche des ormeaux  
 les femmes de pêcheurs *ramendent* les filets,  
 et, de leurs doigts osseux, noueux et fuselés,  
 dans les mailles rompues font courir les fuseaux.

Un fichu noir enlote leur face monacale  
 aux traits durs, amaigris, où miroitent les yeux,  
 et leur groupe penché, courbé, silencieux,  
 semble compter les jours, les heures inégales.

Parfois dans le port gris grince quelque poulie,  
 et la voile surgit brusquement sur les mâts  
 obliques et s'éploie au vent qui la rabat  
 et la gonfle et la dresse et, brusque, la déplie.

Les femmes jusqu'au soir fileront sous les arbres,  
 et jusqu'au soir s'inclineront les noirs fichus  
 où, rigides, les visages las et recrus  
 prendront subitement la dureté du marbre.

Les Parques vont finir de calculer les heures ;  
 une voile pâlie au ciel clair-de-luné  
 s'érige et porte au loin, vers des bords ignorés,  
 un groupe d'hommes noirs sur l'eau noire qui pleure.

Sombre final, qui remémore *Les Conquérants*,  
 ou *Antoine et Cléopâtre* de Hérédia, sinon *Don Juan*  
*aux enfers* de Baudelaire.

Puis-je décemment quitter la *Marenda* sans  
 une réminiscence pieuse de l'œuvre de l'un de ses  
 meilleurs fils, de l'abbé François Rous à qui est due  
 l'admirable église de Banyuls ? C'est une chanson,  
 une vraie, qu'il va nous envoyer, malgré le caractère  
 sacré de ses fonctions ; admirons-en, sans plus, la  
 cadence et la note suavement populaires :

#### Viva Banyuls !

Sem de Banyuls ; nos en fem glori :  
 com nostre poble no se'n veu.  
 Istiu, hivern, és ben notori,  
 Banyuls és un poble de Deu.  
 Los banys de mar, lo vi tant bo,  
 l'aire tant dolç, lo peix tot viu,  
 fan de Banyuls, tothom ho diu,  
 poble de goig en Rosselló.

Aneu, corriu ahont voldreu,  
ben lluny d'aci sempre cercant,  
enloch, segur, no trobareu  
més que Banyuls poble agradant.  
lo mar immens en son estesa,  
monts productius molt renomats,  
vinyes de preu, horts admirats,  
donen aquí pler i riquesa.

No's dirà més qu'és a Colliure,  
altre bel lloch del Rosselló,  
que ten d'anar qui vol ben viure,  
com abans deia la cançó.  
Es a Banyuls que té d'anar,  
és a Banyuls que's veu venir  
qui està malalt, per se gorir,  
qui 's porta bé, per s'alegrar.

Louis Pastre n'a pas produit une œuvre poétique considérable ; mais il a eu l'honneur d'être un vaillant et intelligent propagandiste de notre dialecte, à mettre sur le même plan, dirai-je plus haut ? que Jules Delpont. Lui aussi, sous le pseudonyme de *Algú*, il a chanté la Méditerranée, *Mare nostrum* ; écoutons la voix de ce catalaniste mort sur la brèche :

#### A la mar nostra

M'agrada, mar, quan petonejes  
nostres sorrals de Rosselló  
o que sobre'ls penyals blanquejes  
ton aigua blava, i murmurejes  
ta mateixa eternal cançó.

M'agrada te veure agitada,  
oír ton bram molt horrorós,  
i flairar l'amarga halenada  
que'ns portes amb la gran ruixada  
de la teua ona al bés plorós.

M'agrada ton espill de plata  
reflectant l'alba a l'Orient,  
o'l sol vermell quan tart s'acata  
de l'altra banda i s'enforata  
dintre dels monts de l'occident.

Però molt més m'estimaria  
si, dant al mariner la pau,  
estaves quieta nit i dia,  
i si, sobre'l teu si podia  
lliscar sens temença sa nau.

Voilà un désir généreux, altruiste, fraternel. Mais la mer toujours calme, ce serait lassant. Lucrèce, n'y allant pas par quatre chemins, déclarait trouver suave de voir, dès le rivage, le nautonnier luttant au loin avec les flots déchainés. En effet, au bout du compte, rien ne vaut l'immuable *plancher des vaches*.

Voulons-nous de la poésie, encore de la poésie, remontons la vallée du Tech où nous sourirent Talrich, Amade, Camo et Muchart ; cette fois ce sera le chanoine Etienne Caseponce, (ex-*Mira i no'n tòquis* depuis qu'il a dit adieu aux *rondalles* pour se colleter en champion redoutable avec le Fablier La Fontaine), qui va y aller de son solo de mandoline sur *Le Vallespir* :

En el nostre dolç Vallespir  
revestit de capa endaurada,  
tot viu, tot riu, tot sembla dir :  
enguany la neu s'és descuidada.

Les fonts, els rius, els regarets,  
murmurejant i fent juguines,  
pels prats, pels horts i pels bosquets  
escampen aigües cristallines.

Colrada per un sol d'istiu,  
ja fulla a la branca arrapada,  
s'atreveix fins a fer xiuxiu  
quan de Bellmaig vé l'alenada.

Passeroses i tarongers  
aquí per tot arreu floreixen ;  
les poncelles sus dels rosers  
sense cap por també espelleixen.

Qui dit « haute vallée », dit culte tenace du passé, dévotion. Pour voir une de ces processions que tant d'autres localités ont proscrites, laissons-nous mener à Céret par Agnès Rivemale ; cette charmante artiste (que j'ai le regret de ne pas connaître personnellement) a chanté récemment *Le dernier bonnet catalan* et *La dernière barretine* ; elle va nous montrer, du haut de quelque balcon fleuri

d'œilllets, ou d'un coin de rue bondé de curieux,  
l'archaïque cérémonie :

### Procession de Pâques à Céret

Par la porte percée entre deux veilles tours  
le Christ ressuscité finissant son parcours,  
de notre vieux *Barri* dans la place pénètre,  
le premier, lentement et comme il sied au Maître.  
Après lui, l'habit brun, le chapeau retroussé,  
Saint-Roch, le pèlerin, parmi des fleurs dressé ;  
puis, sur le boulevard où la foule s'amasse,  
en robe à franges d'or, une Madone passe,  
s'acheminant aussi vers le lieu solennel,  
cette place animée où s'élève un autel,  
où, dès qu'elle paraît, éclatent les arpèges  
des marches célébrant les triomphants cortèges.

Mais de trois pas le Christ vers elle s'avancant  
d'un filial salut fait l'hommage touchant.  
La Vierge le lui rend ; doucement elle incline  
son lisse front de cire à la teinte ivoirine,  
et par deux fois son Fils la saluant encor,  
deux fois elle répond au vainqueur de la mort.

N'est-ce pas que ces alexandrins, tout compassés  
qu'ils soient, ne sont pas tout à fait de l'école de  
Delille ou de François Coppée ?

Encore quelques kilomètres vallée amont, et  
nous sommes à Amélie. *L'Esteve fi*, le subtil Etienne  
Canal, nous présentera ces bains antiques. Mais il  
paraît se soucier peu du luxe, plus ou moins romain,  
de la ville d'eaux ; cela peut surprendre d'un archéo-  
logue comme est Canal ; après tout, le lyrisme est  
permis à un chacun, comme il le fut au grand his-  
torien Michelet :

### Oda a Banys d'Arles

Conca d'Amélia,  
que n'és d'aïrosa  
i agradosa  
la teua harmonia !  
De belleses boscatanes  
i de selves sobiranes

hont anguilleja, anguillejant,  
demet de roques cabritejant  
l'hermós doblec  
del riu Tec,  
de qui l'aigua esmaragdina  
té la verdor de l'alzina  
quan lo blanc cel n'és en pau  
i que'l bon temps li escau.

\* \* \*

Com revoltosa és la vall  
quan, pel temporal ventada,  
galopa la torrentada  
igual gegantàs cavall,  
i que va plé del riu l'alveu  
clamador de sa veu  
i que ronca la tempestat  
amb tota fretat !  
que remor ! que soroll !  
que fragor ! que borboll !

Oh conca d'Amelia,  
gloria del Vallespir,  
tu dones l'alegria  
i fas dolç el sospir !  
Joia del Pirineu,  
mon cor és teu !

J'aurais aimé poursuivre, en compagnie de  
quelque autre poète, tel Dante conduit par Béatrice,  
cette promenade dans les enchantements du Tech ;  
mais finis les cicerones ! Alors je saute le Canigou,  
comme la fée Flordeneu, et me voici en Cerdagne.

C'est avec une tout autre lyre que Jean Catel va  
célébrer la haute vallée. Ce professeur est imbu de  
classiques latins, naturellement ; mais pour le  
réalisme et la prosodie, il modernise sans vergogne ;  
vision crue ; vers libre, on n'en goûte que davantage  
cette *Géorgique cerdane*, qui doit faire loucher Jo  
Ginestou.

Les premières maisons de Llivia s'étalent  
sur les champs où courent les pourceaux.  
Sous les peupliers le Sègre dévale.  
Une grosse femme passe avec un seau.

Dimanche. Les frères des Ecoles chrétiennes,  
timide vol, s'en vont vers le Bon Dieu.  
En l'église les enfants de chœur vont et viennent.  
Dans l'ombre s'érigent les rétables lumineux.

Au presbytère, le Christ avec sa barbiche,  
ses cheveux coupés et son pagne d'or,  
semble, derrière la grille et la potiche,  
sourire à la blessure de son corps.

Un Kyrié, un Gloria, faux et superbes,  
tombent d'en haut sur les fidèles patients.  
Les bougies nombreuses frémissent comme l'herbe  
de la Cerdagne, quand passe le vent.

*L'ite missa est* semble issu de la cave.  
Les frères en sens inverse reprennent leur vol.  
La ménagère se hâte vers la soupe de raves.  
Le prêtre bénit, d'un grand geste mol.

Les mantilles sur les épaules glissent ;  
les cheveux et les yeux soulignent le soleil.  
Un enfant sur le seuil suce du réglisse.  
Le sang coule du Christ en un ruisseau vermeil.

Avec René Grando, affectueux rival de son  
grand frère Charles, nous retournons aux vues d'en-  
semble. Rien ne manque à son tableau : le Canigou,  
la mer, la lune, le printemps, les amandiers, les  
platanes, les cigales, le rossignol, avec la Catalane  
en apothéose :

#### Au Roussillon

Le Canigou, géant sublime,  
profile sa plus haute cime  
sur le ciel bleu comme les flots ;  
plus loin, la Méditerranée,  
couleur du ciel toute l'année,  
mêle des ris à des sanglots.

Sa chanson douce et langoureuse  
a séduit plus d'une amoureuse  
et captivé plus d'un amant ;  
car, le soir, lorsque vient la brune,  
son miroir reflète la lune  
comme un énorme diamant.

Lorsque naît le printemps, la plaine  
voit frémir, sous la douce haleine  
d'un zéphyr tiède et caressant,  
tous les amandiers dont les branches  
sont recouvertes de fleurs blanches  
qui parfument le soir naissant.

Dans les platanes, des cigales  
mêlent leurs notes inégales  
aux trilles plus mélodieux  
que les rossignols plus alertes,  
lancent parmi les fleurs ouvertes  
dans ce pays béni des Dieux.

Ainsi, de la mer à la plaine  
ma petite patrie est pleine  
de ris, de chants et de couleurs,  
et la mignone Catalane,  
au souffle de la tramontane,  
est la plus belle de ses fleurs.

Il y va également de son *Ode au Roussillon*,  
Just Calveyrach, le sympathique exilé des contrées  
lointaines. Ses trophes mâles disent noblement  
l'ivresse du retour au pays natal qui inspira tant de  
poètes :

Nos fils retrouveront les douceurs de la vie,  
le soleil lumineux qui dore les moissons,  
le laboureur sifflant ses rustiques chansons,  
— et la paix va chanter en leur âme ravie. —

Ils reverront les paysages familiers,  
les chaumières au bord des routes toutes blanches,  
les platanes géants dont se joignent les branches,  
la brise ébouriffant les maigres amandiers.

Ils reverront les pics et les crêtes sculptées,  
dans le ciel bleu les monts de marbre et de granit,  
la bave de la mer aux vagues irritées,  
le soleil d'or que l'âpre hiver avait banni.

Dans le patois chantant des pères de l'Albère  
ils diront le bonheur de vivre et de rêver ;  
ils diront le bonheur divin de retrouver  
le sol mâle et fécond de la patrie Lière.

La tramontane chantera son chant berceur  
qui répand dans l'air bleu de lourds parfums de roses  
pour eux, qui s'attristaient de ne plus voir ces choses  
et de ne plus goûter leur paisible douceur.

Dans ces belles tirades je ne relève qu'un terme  
impropre : le parler des pâtres de l'Albère n'est pas  
un *patois* ; mais Calveyrach ne saurait y avoir mis  
de malice ; c'est un simple lapsus. La preuve que le  
catalan est un vrai dialecte, Francesch Salvat va  
encore la donner avec un sonnet frappé magistralement  
et dont il faut surtout goûter la saveur finale :

#### Ma terra

Ma terra, tenes d'Orient l'encis estrany,  
eix aire indiferent per les coses mundanes ;  
tes serres i tes valls, tes comes i tes planes  
tenen el ritme lent del cant qu'és com un plany.

Del xiprer de Mahoma és l'oliu el company,  
i la figuera creix hont fressegen platanes ;  
son canterets d'olors tes lascives galanes,  
i te volta un cel blau del cap a fi de l'any.

El sol, de't mirar tant, t'ha tornada morena,  
i eix raig que't fa cantar t'ha deixat per ofrena ;  
encara te perfuma algun recort moresch ;

ton tambouri brunzina, oh ma bruna cigala !...  
Més floreix un somris també en ton llabi fresch,  
somris d'una dolçor deltot occidentala.

Le grand lyrique aux trouvailles de pensée et  
de mots est bien l'abbé Barceló. Heureux le Rous-  
sillon d'avoir adopté pour fils et inspiré si magnifi-  
quement ce fougueux catalan d'outre-monts ! Voici  
un extrait d'un *Salut al Rosselló* qui a valu à ce  
maître-poète la fleur naturelle à nos Jeux floraux.

Rosselló és l'abella sublim i solar.

Com les provençales  
divines cigales,  
exhalen ses ales  
virolais de foc.  
Sols, adés i ara

pallideja un poc,  
com rostre de mare  
qui ho és de fa poc.  
Es que una boirina  
li entela la cara,  
boirina molt fina  
que 's fon poc a poc.

Ils colors hi tornen i tot s'enrojola,  
com pudica verge si l'amor li vola  
propet, sospirant.

Salut, Rosselló !

Terra cor-oberta ; terra qui convida  
gaiament a veure i a beure-s la vida ;  
com el raig de mel  
d'un porró que en l'aire somriu i fulgura,  
reflecteix amb gràcia la sublim natura  
dels cims i la plana del mar i del cel ;  
i apar que te'ls versi, fets musica pura,  
fets pùrpura i or,  
del llabi a la gorja, de la jorja al cor.

Encore un artiste, Frédéric Teyssonnières (homo-  
nyme du brillant lithographe qui illustre précieuse-  
ment les *Recorts del Rosselló* de Pierre Talrich), qui  
chante en français la *languison du Retour*. Tout  
comme pour Camo, il y a l'arrivée au *mas pairal*,  
bien couleur locale :

Tout près d'un mas il est une fraîche fontaine  
où bien souvent je suis venu désaltérer  
ma fatigue au retour d'une course lointaine,  
parmi les monts neigeux et les pics éthérés.  
Un jour d'été, tandis qu'à l'ombre des platanes  
le mas se reposait dans un tiède sommeil,  
je vis sur le chemin passer la Catalane  
portant la cruche rouge où dansait du soleil.  
Je la vis s'arrêter, boire à la régala  
l'eau claire qui coulait comme un long fil d'argent !  
sa bouche grande ouverte était une grenade  
où l'eau tombait parmi de la nacre et du sang.

Et j'ai laissé passer la brune Catalane,  
Me voici libre ; enfin j'ai payé ma rançon  
de tout mon cœur meurtri, de mes lèvres blessées,  
et je reviens vers toi, fontaine délaissée,

mirer mon souvenir au cristal de tes eaux.  
 Autour du mas la treille est toujours vigoureuse  
 qui blondit au soleil, et la grappe amoureuse  
 toujours suspend le vol saccadé des moineaux.  
 Si le destin le veut, avant que ne se fane  
 l'été qui frange d'or le front du Canigou,  
 j'irai revoir le mas entouré de platanes,  
 et peut-être qu'un soir la brune Catalane  
 viendra fleurir d'amour le premier rendez-vous.

Pourrai-je mieux clore cette causerie que par  
 des strophes de Carlos de Lazerme, le poète scintil-  
 lant d'originalité de pensée et de verbe et de verve ?  
 Pour nous dire le charme de la souvenance du pays,  
 cet humoriste endiablé est aussi ému qu'un pen-  
 sionnaire se remémorant le doux temps des vacan-  
 ces dans la froide prison du collège :

Aspres d'ocre et de sang des terres catalanes,  
 plaine rose en avril de tes fleurs de pêcheurs,  
 mer blanche illuminée aux voiles des tartanes,  
 grands monts lointains perdus dans des fonds violets !

J'ai méprisé jadis votre lumière pure,  
 et je trouvais trop bleu l'azur de votre ciel,  
 trop sèche, et sans douceur, ta clarté, o Nature !  
 trop cru, l'or éclatant des rayons du soleil !

Je rêvais de climats ouatés de fine brume,  
 de la mélancolie en deuil des ciels brouillés,  
 d'un soleil vapoureux comme un beau clair de lune,  
 de paysages d'automne au fond des bois mouillés.

Je connais maintenant le brouillard et la pluie  
 et le temps gris, linceul long comme un jour sans pain,  
 les gels détremés d'eau sur le sol qui s'essuie,  
 et le froid de la neige et la boue aux chemins.

Tristes ciels sans chaleur, jadis mon attirance,  
 allez, vous n'êtes plus ceux que j'aime le mieux,  
 et des bords de la Loire où de l'Île de France,  
 mon cœur retourne en songe au pays des aïeux.

L'exilé te revient, o terre catalane,  
 Aspre d'ocre et de sang, plaine aux monts violets,  
 et je rêve dormir à l'ombre des platanes  
 devenus mon espoir en restant mon regret.

Douce terre du Roussillon, si tant de rossignols  
 paraissent t'aimer au point de mourir d'*anyoré* loin  
 de toi, il faut bien croire que, malgré l'exagération  
 lyrique, il y a du vrai dans cette exaltation. Mais les  
 étrangers égarés chez nous, quelle impression  
 emportent-ils de notre sol, de notre ciel, des habi-  
 tants ? Hum !... Sans trop nous en préoccuper, nous  
 tâcherons, dans une nouvelle causerie, d'en finir  
 avec nos poètes ; et puis, s'il nous reste du souffle,  
 nous interrogerons sur leurs sentiments nos compa-  
 triotes prosateurs. C'est avec un reste d'émotion  
 tendre que je dis « Au revoir » à nos porte-lyre.

Paul BERGUE.



# Fa Sol i Plou<sup>(1)</sup>

De Charles GRANDO

**C**E livre est, à vrai dire, un hymne au soleil catalan ; à chaque page, brille, en rayons vibrants, cette lumière de chez nous qui dore les cimes de nos montagnes, qui se joue sur nos plages avec la dentelle des flots, qui auréole nos places les jours de *festa major*. De pluie, presque pas dans le recueil de Grando, si ce n'est quelques rares giboulées, où le soleil garde encore une note comique :

El sol aganyit  
Guinya i fa enaigueta  
al cloquè enlluït.

Il y a quelques jours à peine, la radio m'apporta les échos de la séance des Jeux Floraux de Toulouse. Après Mossen Barcelò dont les envolées lyriques semblaient vouloir faire exploser la boîte parlante, j'eus le plaisir d'entendre Grando dans « Llum nostra » de ce même livre « Fa sol i plou » ; j'eus l'impression de voir un *jutglar* en *barretina* offrant à Clémence Isaure la voix d'or de nos *cobles*, le rayon de soleil qui, exaltant nos sites, donne la vie à nos malades et colore, avec sa même caresse, les cerises de Céret et les pêches d'Ille. La « ventalla » qu'il ouvre toute grande sur nos cœurs, donne vue sur notre sol catalan où le « *pedriç* » s'illumine du respect de l'« *àvia* » et où de magnifiques crépuscules idéalisent les neiges immaculées du Canigou.

Avec une originalité faite d'observation aigüe et de sentimentalité délicate, Charles Grando nimbe de cette même lumière roussillonnaise la fraternité des peuples unis en une immense « *sardana* », et

l'évolution des races vers un idéal meilleur. Sa phrase émeut alors comme un « tenor » qui développe sa passion en ondes frissonnantes et il semble même que certaines strophes lui aient été inspirées pour être interprétées par des masses chorales.

Mais ce que nous trouvons dans « Fa sol i plou », c'est le poète des harmonies populaires, subissant les consonnances des « Cris de la rue », ces appels à sa jeunesse qui résonnent toujours dans son cœur comme des réveils printaniers. Nous retrouvons des rythmes familiers, cadence même de la vie parmi le mouvement grandiose et mathématique des mondes. Et nous pouvons affirmer que Charles Grando excelle dans l'art de trouver le mot qui anime, qui sonne, qui fait couleur ; si parfois l'expression est un peu forcée, nous l'acceptons de bonne grâce tant elle semble naturelle par la fraîcheur de ses fards :

Als teulats sagnen lliçotís  
on mostollen pluja i vent...

Nous pourrions citer maintes fresques de ce genre, toutes aussi charmantes.

Ce qui nous a également frappé dans « Fa sol i plou », c'est le caractère immuable d'une personnalité qui s'impose : Grando s'est créé un genre dans la poésie catalane et il reste toujours l'auteur des « Fariboles » et des « Gatimells ». Impression-

(1) Editions de *La Revista*, Barcelona. — 8 fr. en France.

niste d'une acuité merveilleuse, d'un esprit alerte, puisant à pleine coupe dans l'élément populaire, il fait éclore ses images tantôt parmi les fruits du marché emplissant les corbeilles, où

a ran d'una desca  
plegant el zum-zum,  
l'abella fa bresca  
d'un fissó de llum...

tantôt sous les arcades de la Barre, dans la démarche harmonieuse des filles d'atelier qui font del *faldilló un frissar d'ales*. Il conserve une note originale qui pourrait s'apparenter au Gavroche perpignanais ou au Patufet de Barcelona. Je vous recommande une page délicieuse qu'il dédie à Pau Berga, intitulée : « Firal », qui, malgré quelques imperfections, sans doute voulues, a une saveur

bien catalane, faite d'une symphonie d'aromes de caroubes, d'effluves d'ails et d'oignons tressés où les ciseaux de tonte des gitans ont un typique leitmotif au rythme scandé ; cette composition a de la vie, de la couleur et constitue un tableau d'une vérité saisissante.

Rendons grâce à Charles Grando de nous avoir développé sur l'écran du Roussillon, avec un jeu magnifique de rayons solaires entrecoupés parfois des ondées parfumées du printemps, l'âme du pays conservant ses caractères essentiels, sa poésie intarissable malgré les courants unificateurs du modernisme actuel.

Mai 1932

E. BRAZÈS.



## « Aigues vives » <sup>(1)</sup>

de Simone GAY

**L**ES poésies que nous donne Simone Gay coulent avec la cadence du ruisseau qui chante dans l'herbe fleurie. Chaque mot passe devant l'œil ravi comme la glissante molécule entraînée par le flot, et cette suite de pages d'« Aigues vives », c'est la même impression d'eau en mouvement, où se déroule la magie du terme et de l'idée, avec une fluidité et une fraîcheur naturelles.

C'est que dans la goutte animée comme dans la phrase chantante, le même cristal enfermé avec l'âme de la terre, la poésie des vergers et la lumière des bois.

C'est un pur symbole ce « Mollà d'Agost » au milieu de l'argent des ruisseaux, merveille faite d'eau et de soleil, tombant à son heure avec son juste poids de nectar !

Moltes gracies, Simone Gay, pour la saveur des pêches d'Ille que vous avez déposée sur nos lèvres, pour la fraîcheur reposante de vos vers à travers lesquels nous avons cru voir le sourire de notre Sébastià Pons.

E. BRAZÈS.

(1) Editions *Occitania*, 6, passage Verdeau, Paris. Dépôt librairie Brun, Perpignan.

— Nous rendrons compte dans un prochain numéro de l'ouvrage de Bulart i Rialp intitulé : *Sinopsi Mistralenca*.

## « Scènes de la vie rustique »

roman de M. Michel MAURETTE (1)

« **O** rus, quando ego te adspiciam ! » Le regret de la vie des champs, quel beau sujet de poésie ! Mais la chanter, ou tout bonnement la décrire en prose, tandis qu'on en jouit, quoi de plus heureux, et de plus naturel aussi ? Des « Scènes de la vie rustique », dues à la plume d'un rural, d'un vrai, cela mérite attention, rural étant loin de signifier rustre. On ne dépeint jamais mieux un milieu que lorsqu'on y passe son existence ; cela paraît une vérité de La Palice, et pourtant que de personnages du grand monde sortent du cerveau d'humbles fils de prolétaires ! Les hautes pensées ne sont d'ailleurs pas un monopole ; le menuisier Adam Billaut et le boulanger Jean Reboul et, j'allais l'oublier, le perruquier Jasmin, ont porté leur horizon littéraire bien au-delà de leur métier propre. M. Michel Maurette, jeune roussillonnais se livrant à la culture dans une ferme de l'Aude, écoute, lui, du moins pour commencer, le conseil du peintre au cordonnier « Sutor, ne ultra crepidam ! » et se tient strictement à ses champs. Mais n'ayez souci, il ne tardera guère à s'égailler. Voici qu'il annonce déjà comme à paraître, ou en préparation, deux autres ouvrages. On ne saurait que l'encourager. Ce débutant a d'abord un mérite : pas de patron, pas de recommandation, pas de préface. Son roman n'est pas touffu ; de simples contes qu'on lit d'une traite ; et l'impression finale est bonne. La phrase va son chemin, courte, sans essoufflement ; le style, tout simple, pousse à peine dans le descriptif, et côtoie parfois la vulgarité. Les gens décrits vivent, ont des gestes naturels, aucune complication, que ce soient des hâbleurs de place publique, des montagnards fuyant la misère du « village sans cloches »,

un vieux serviteur allant prendre sa retraite à l'hôpital. La brutalité primitive se réveille dans une querelle pour arrosage ; mais il y a peu de drames dans ces pages, et cela se conçoit ; quelques bonnes farces, oui, ce parent qui, rentrant au pays, apporte une bouteille d'eau-de-vie qu'il baptise « eau minérale » et que sa belle-sœur boit, en cachette, de confiance, pour guérir, bien que cela lui râcle au gosier ; ou le bouffon se substituant subrepticement à l'amoureux dans un rendez-vous, comme dans tel conte de La Fontaine ; ou encore le nouveau riche qui essaie gauchement son auto devant les ricanelements de la population. Une peinture originale est celle de « la tribu des Aspres », famille de campagnards qui vient s'implanter dans un village et ne reçoit que des rebuffades des indigènes ruinés par la sécheresse.

Il est un peu regrettable que l'on soit parfois arrêté dans cette randonnée par quelque « accident de terrain »... qui n'est pas du fait du typographe. Certes il arrive à des romanciers achalandés de commettre quelque « lapsus calami » dont se gaussent les revues puristes. Faut-il faire un crime de ces incorrections à un néophyte ? M. Maurette montre assez de promesses dans ce premier ouvrage pour mériter un conseil bienveillant : qu'il donne donc à sa langue la perfection, le fini qui, seuls, fixent une réputation littéraire ! et aussi qu'il se garde, en polissant ses phrases, de leur enlever leur cachet, déjà remarquable, de clarté et de franche bonhomie ! Pour le bon rural, le fruit doit contenter l'œil autant que le palais.

PAUL BERGUE.

(1) Editions de « Pro arte » 34, rue de Turin, Paris.

Pharmacie MONTALT  
**E. PEPERTY, Succ<sup>R</sup>**

Pharmacien de 1<sup>re</sup> classe  
de la faculté de Pharmacie de Toulouse  
Successeur

Place Rivoli — CÉRET

Objets de Pansements — Eaux Minérales  
Bandages herniaires — Bas à Varices — Ceintures

Analyses Chimique et Médicale

Téléphone 19 — C. C. 4479 Toulouse

# GRAND CAFÉ DE CÉRET

**Louis MESTRE**

Propriétaire

Consommations des 1<sup>res</sup> marques  
BOTTIN — Téléph. 33 — BILLARDS  
CHAUFFAGE CENTRAL

Rendez-vous de MM. les Voyageurs et Commerçants

Centre des affaires

**ARLES-SUR-TECH** à 3 kilom. d'AMÉLIE-les-BAINS

## Hôtel-Restaurant des Glycines

**P. SOLA, propriétaire**

Réputé pour sa bonne cuisine régionale  
ses produits du pays — sa cave

Confort moderne — Garage — Téléphone N° 9 — Bottin

Maison recommandée par le Touring-Club de France

**AMÉLIE-LES-BAINS**

Etablissement **PUJADE**

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

**GRAND HOTEL**

Tout confort moderne  
Diplômé du T. C. F. et A. C. F.

**THERMES PUJADE**

Spécialité de cure thermale d'hiver

RENSEIGNEMENTS ET BROCHURE SUR DEMANDE

FABRIQUE DE SIÈGES EN BOIS COURBÉ

Porte-Chapeaux

&

Porte-Manteaux

**F. CODINA**

CÉRET

(Pyrénées-Orientales)

## LA PRÉSERVATRICE

LA PLUS ANCIENNE C<sup>ie</sup> D'ASSURANCES  
CONTRE LES ACCIDENTS

Assurances tous risques

Agent Général : **Joseph SORS**

CÉRET

**EXIGEZ le**  
**Chocolat Cantaloup - Catala**

C'est le meilleur !

En vente dans toutes les bonnes Maisons d'Alimentation

**EAU COURANTE**  
CHAUDE et FROIDE  
dans toutes les chambres

RECOMMANDÉ  
par  
T. C. F. et U. N. A.

**RESTAURANT**  
Repas à prix fixe, à la carte  
et sur commande

Electricité

Chauffage central

# HOTEL DE FRANCE

*Cabanes-Farines*

(EX-HOTEL BACH)

Propriétaire

29, Avenue du Vallespir

TÉLÉPHONE N° 14

R. C. Perpignan 10.735

**AMÉLIE-LES-BAINS**

(Pyr.-Or.)

LE GRAND HOTEL AMÉLIE-LES-BAINS

## DES THERMES ROMAINS

Relié intérieurement à l'Etablissement Thermal

Sa situation Unique dans Amélie-les-Bains  
Son immense Parc Fleuri et Ensoleillé  
o o o o Sa Cuisine Renommée o o o o  
o o o o Ses Prix Modérés o o o o o

Dernier Confort Moderne  
Chauffage Central

Eau courante chaude et froide  
Tennis — Garage-fosse

TÉLÉPHONE N° 3

**A. BERGUERAND-  
BATTENDIER**

Directeur-Gérant

Maisons Correspondantes :

*SPLENDIDES ROYAL HOTELS*  
Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie)

*ROYAL-HOTEL*  
Chamonix — Mont-Blanc (Haute-Savoie)

*GRAND HOTEL DU PARC*  
Aix-les-Bains (Savoie)

Grande Fabrique de Boissons Gazeuses

BIÈRES & SIROPS

TOULOUSE 1908  
Médaille d'Or

TURIN 1911  
Médaille d'Or

# P. VIDAL

AMÉLIE-LES-BAINS

CÉRET

(Pyrénées-Orientales)

Téléphone 0-30, Amélie-les-Bains

## Langoustes vivantes

Ouverture toute l'année

# S. Capomaccio

PORT-VENDRES

Téléphone 20

AMÉLIE-LES-BAINS

## CAFÉ DE L'AUDE

RAIMONDO, Suc<sup>r</sup>

Téléphone 1.

LE MEILLEUR CAFÉ

Billards

# L'URBAINE

C<sup>ie</sup> d'Assurances

Incendie  
Vie  
Accidents tous risques

Agent général :

**J. DANYACH**

ARLES-SUR-TECH

MERCERIE - BONNETERIE - NOUVEAUTÉS

Maison

## JEAN-PIERRE JEAN

11, Boulevard Maréchal Joffre

**CÉRET**

(Pyr.-Or.)

# LE COURRIER DE CÉRET

ET DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

Journal Républicain, Agricole, Littéraire et d'Annonces judiciaires et commerciales, paraissant le SAMEDI

**ABONNEMENTS**

Céret, Département et limitrophes, 10 fr.  
Intérieur et Algérie, 15 fr.  
Union postale, 20 fr.

**RÉDACTION & BUREAUX**

12, Rue Saint-Ferréol, 12  
CÉRET

Téléph. 35

**ANNONCES**

Judiciaires, 2 fr. 25 la ligne  
Commerciales et diverses, de 1 f. 50 à 3 f. la ligne  
Annonces économ., 0 fr. 75 la ligne (minim. 3 l.)

CUISINE o o o  
o o o SOIGNÉE

**HOTEL & CAFÉ**

Reg. Com. Céret 157

**ADRIEN TAULÈRE**

Consommations  
de Marque o

**au PERTHUS**

(Pyr.-Or.)

(Frontière d'Espagne)

**M<sup>me</sup> VILAR-BERNARD**

PHARMACIEN-CHIMISTE

Lauréat de la Faculté de Montpellier

Prix Jean DIACON

ANALYSES — ORDONNANCES — SPECIALITES  
ACCESSOIRES

18, Boulevard Maréchal Joffre

CÉRET

**Société Marseillaise de Crédit**

Industriel, et Commercial et de Dépôts

BANQUE FONDÉE EN 1865

Société Anonyme Capital 100.000.000 entièrement versés - Réserves 53.695.000

Siège Social : MARSEILLE — Succursale : PARIS

Bureau à CÉRET, Boulevard Maréchal Joffre, 28

Ouvert tous les Jours

Toutes Opérations de Banque et de Titres

LE COURRIER DE LA PRESSE

“ LIT TOUT ”

“ RENSEIGNE SUR TOUT ”

CE QUI EST PUBLIÉ DANS LES

JOURNAUX, REVUES ET PUBLICATIONS  
DE TOUTE NATURE

PARAISANT EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

et en fournit les extraits sur tous sujets et Personnalités

FONDÉ EN 1889

Circulaires explicatives et Tarifs envoyés franco

21, Boulevard Montmartre, Paris (2<sup>e</sup>)

Ch. DEMOGEOT, Directeur

*Chaussures Jean Chauvet*

CÉRET

**AMÉLIE - LES - BAINS**

**Grand Etablissement Thermal**

**DES**  
**Thermes Romains**

Ouvert  
toute  
l'année

**8 Sources**

**Piscine Gallo-Romaine**

(Classée Monument Historique)

**Grand Parc à la disposition des Baigneurs**

Traitement du Rhumatisme sous toutes ses formes,  
des Affections des Voies respiratoires supérieures, de l'Anémie,  
de la débilité générale, etc...

Imprimerie et Librairie Classique L. LAMIOT

**LE COURRIER DE CÉRET**

Journal Republicain, Agricole, Littéraire et d'Annonces, paraissant le Samedi

*Tous imprimés administratifs & Commerciaux  
Toutes Fournitures de Bureaux*

**F. CASTEIL, Succ<sup>R</sup>**

12, Rue Saint-Ferréol, 12

**CÉRET** (Pyrénées-Or<sup>les</sup>)

Téléph. : 75



Ch. Post. Toulouse 4541

**L. HOFFMANN-MELLIEZ**

3, Rue du Tech

**AMÉLIE - LES - BAINS**

**Tous les Tissus - Soieries**

**Bonneterie**

**Costumes Hommes et Dames sur Mesure**

Les Magasins les mieux assortis de la région

Tous les Tissus Nouveautés

*Michel Prats*  
Successor de Martin COLL  
**CÉRET**

Le meilleur linge

*Achetez vos espadrilles*

**« Aux Ouvriers Réunis »**

COOPÉRATIVE DE PRODUCTION

*Rue du Commerce — CÉRET*

CHAUSSURES EN TOILE EN TOUS GENRES.

**TRAVAIL SOIGNÉ**

La plus importante Maison du Vallespir

**JACQUES JULIA, FERS, CÉRET**

**ARTICLES FUNÉRAIRES - MODÈLES CHOISIS**

COURONNES — GERBES & BOUQUETS EN PERLES FINES  
CROIX & VASES EN FONTE — ENTOURAGES DE TOMBES

ASSORTIMENT COMPLET

*d'Articles de Ménage, de Chauffage et d'Éclairage*

Rayons spéciaux d'articles utiles et fantaisie pour Cadeaux

**Votre Comptabilité**

remplit-elle tout son rôle ?  
Etes-vous en règle avec le fisc ?

Si oui, c'est parfait.

Si non, consultez le spécialiste,  
il saura vous conseiller utilement.  
Vous éviterez bien des ennuis.

**Jacques MARMAYOU**

Expert comptable (c. d. S. C. F.)

5, Rue de l'Horloge

Téléph. : 8-95

PERPIGNAN

**PARFUMERIE MAGALI**

Poudres de riz - Poudres de toilettes  
Poudres à sachets - Poudres de Savon  
Eards - Houppes "LA ROYALE"  
Houppes Laine - Houppes Duvet

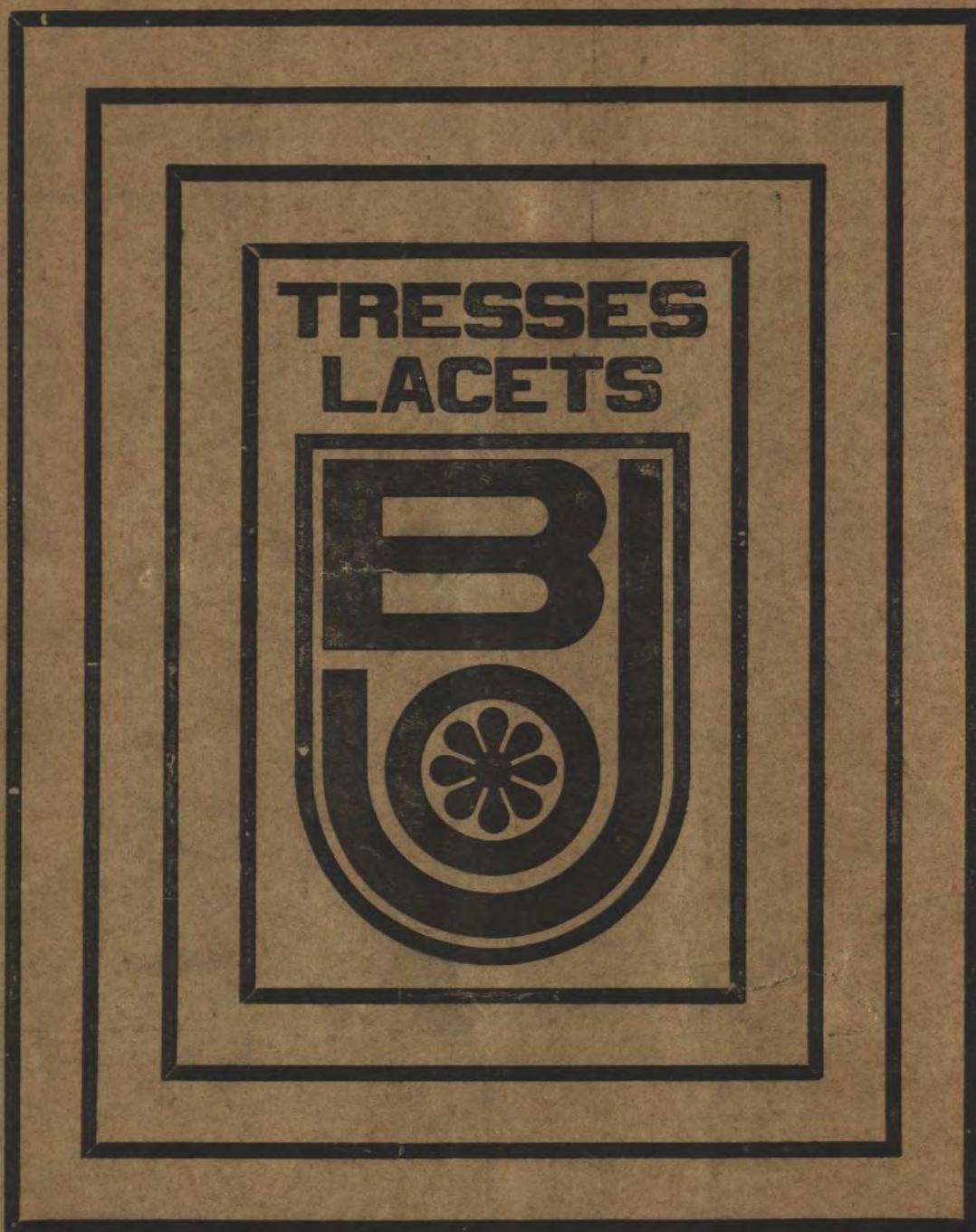
**E. BRAZÈS** fabricant, 17, B<sup>d</sup> Maréchal Joffre  
**CÉRET**

PAPIER A CIGARETTE

**JOB**



USINE SAINTE MARGUERITE



CÉRET (P.-O.)



# BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Jean TALLEZ & Jules BADIN

## ASPECTS DU ROUSSILLON (Essai)

Dessins de Camille DESCOSSY

50 exemplaires sur Vergé à . . . . . 20 fr.

Ces exemplaires numérotés, signés par les auteurs, constitueront l'édition originale

*Je soussigné désire souscrire* ..... *exemplaires sur Vergé d'Aspects du Roussillon*

Nom.....

Adresse.....

Adresser les souscriptions à M. BADIN, Directeur de la Revue *Vallespir*, Place de la République, CÉRET (Pyr.-Or.)

